HAL
open science

La fondation de la science psychologique par Johann Friedrich Herbart (1776-1841) : Une approche métaphysique et mathématique à l'intériorité humaine

Leonore Bazinek

To cite this version:

Leonore Bazinek. La fondation de la science psychologique par Johann Friedrich Herbart (1776-1841) : Une approche métaphysique et mathématique à l'intériorité humaine. 2022. hal-03915007

HAL Id: hal-03915007

https://hal.science/hal-03915007

Preprint submitted on 28 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La fondation de la science psychologique par Johann Friedrich Herbart (1776-1841) : Une approche métaphysique et mathématique à l'intériorité humaine

© Leonore BAZINEK
Laboratoire ERIAC, EA 4705
Université de Rouen Normandie

« Chacun est, involontairement, tout au long de sa vie son propre observateur et, de cette manière, il gagne son histoire de vie personnelle. »
Johann F. Herbart (SW 5, 192)[1]
« Il est possible pour l'esprit humain de reconnaître sa véritable nature ; c'est pourquoi il va la reconnaître ; par la suite, les chemins de vie vont s'éclairer ; l'homme saura ce qu'il fait, il se servira de ses forces, et il ne détruira plus aveuglement son salut. » (Ibid., 434)

Problématique :

Il s'agit de voir en quoi Kant a interrompu l'analyse du fonctionnement de la raison trop tôt et ainsi proposé une conception qui a ouvert les vannes d'un nihilisme quasi irréfutable, car – étrangement ! - substantialisé, pour ne pas dire ontologisé.Herbart a découvert ce problème en décortiquant patiemment les questions auxquelles Kant a voulu répondre. Il relève des paradoxes qui, en fin de compte, rendent des réponses par principe impossibles. À la place, il dégage des possibillités et leur fondement qui n' "est" pas quelque chose, mais reste liée au processus de connaissance à partir du perceptible.
Le rôle clé joue une compréhension aussi précise que possible du « Je », une compréhension donc du processus d'autoréflexion face à la perception.Herbart vient finalement aux méthodologies mathématiques qui permettent une formalisation de valeur universelle sans besoin de se référer à l'être.

1. Introduction

- Approche transdisciplinaire et philosophie
- Genèse du projet de recherche « Psychologie de grande style »
- Découverte de l'enjeu des mathématiques
- Le colloque « Lacan et Grothendieck, l'impossible rencontre ? » (Paris, 21 et 22 mai 2022)[2].
- Johann Friedrich Herbart et la nouvelle vision du monde

2. La connaissance de la conscience de soi-même

- *Starting bloc* : une entrée problématique de l'*EncyclopediaUniversalis*
- Les apories d'une connaissance de la conscience de soi-même
- Le discours « À propos de la possibilité et de la nécessité d'appliquer les mathématiques à la psychologie » de 1822[3]
- Élucider la vie intérieure

3. Vaincre l'effroi par les mathématiques

- Récapitulation de la problématique
- L'effroi de s'occuper des dimensions profondes de la vie
- Signification de la distinction claire entre statique et mécanique
- Savoir scientifique comme organisation de nos connaissances

4. Conclusion

---

[1] Herbart, J. F. (SW), *Sämtliche Werke in chronologischer Reihenfolge*, hg. v. Karl Kehrbach und Otto Flügel, Nachdruck der Ausgabe Langensalza 1919, Aalen 1989. La plupart des volumes est online disponible sur wikisource.
[2] https://sites.google.com/site/dugowsonrecherche/coordinations-colloques/LG.
[3]« De la possibilité et de la nécessité d'appliquer les mathématiques à la psychologie (1822) », traduction paru dans les *Cahiers de philosophie de l'université de Caen*, n° 36 (2001), 127-163. Je ne pouvais pas encore consulter cette traduction.

1. Introduction

La présenteétude s'inscrit dans une recherche de long terme dont il nous faut, dans un premier moment, rappeler la genèse. Elle marque une avancée de ma démarche en ce sens qu'elle intègre une certaine dimension mathématique. En effet, mes travaux s'inscrivent à l'intersection des Études germaniques, des Sciences de l'éducation et de la philosophie instituée. Ainsi, j'utilisesurtoutles méthodologies d'analyse des textes. Mais de temps à autre, le recours aux données empiriques est indispensable et je mène alors des micro-enquêtes.Pour autant, lorsqu'il s'agit de restituer la recherche, j'essaie de respecter au maximum l'argumentation philosophique afin d'arriver à une conceptualisation des apports des démarches circonstancielles. Ce dispositif épistémologique pluridisciplinairerésulte d'une prise en compte des enjeux corrélatifs,politiques et sociétaux des recherches scientifiques. Par conséquent, je commence par la restitution des étapes décisives de ma démarche, suivie d'une brève présentation de Herbartet de son projet d'une psychologie comme science dont la réception est au cœur des bouleversements épistémique des 18eet 19esiècles.
Ceci dit, je vais me concentrer sur le texte et seulement recourir aux calculs si c'est indispensable. Herbart reconnait et encourage une telle répartition des tâches du fait de la distinction entre démarche analytique et démarche synthétique. Il explique :

On pourrait indiquer suffisamment la relation entre la synthèse et l'analyse dans la philosophie de la nature, si on pourrait préconiser que les deux seraient effectuées par la même personne. Néanmoins, le métaphysicien entraîné et l'expérimentateur entraîné doivent être pensés comme deux personnes distinctes et qui plus est, le mathématicien entraîné serait entre les deux[4].

Nous allons revenir sur cette citation ; soulignons pour l'instant, que les calculs font intégralement partie de ce projet. Herbart les a prise très au sérieux comme 'atteste ses discussions notamment avec le mathématicien Moritz Drobisch (1802-1896). L'argumentation en faveur d'une science psychologique qui ne sera plus un terrain miné d'erreurs réunit l'expérience, la métaphysique et les mathématiques.
Venons-en alors à la genèse de la présente étude.Je commence par quelques repères autobiographiques qui illustrent en quelque sorte la pertinence de la première citation herbartienne en exergue. Donc, je suis née en 1963 à Heidelberg dans une famille débrouillarde et en grande majorité autodidacte. Nous n'avons pas encore de sanitaires à l'intérieur de la maison, mais nous étions abonnés à l'encyclopédie *Brockhaus*. Je n'avais, à quatre ans, pas encore de véritables meubles, mais un piano et des leçons. Surtout, j'ai depuis toujours entendu parler de « Carl Schmitt » (1888-1985), « Alfred Rosenberg » (1893-1946), « Alfred Baeumler » (1887-1968) etc., sans oublier bien évidemment « Adolf » ou « Hitler » (1889-1945), de fait le même personnage, mais à peu près personne ne prononçait son nom complet. Et comme ils étaient de notre région, on a bien évidemment parlé de l'archevêque

[4] « *Das Bisherige würde das Verhältnis zwischen Synthesis und Analysis in der Naturphilosophie zureichend angeben, wenn man annehmen dürfte, beide würden von einer einzigen Person vollzogen. Allein der geübte Metaphysiker und der geübte Experimentator müssen wohl als zwei verschiedene Personen gedacht werden; und überdies der geübte Mathematiker als ein dritter zwischen beiden.* » (133)

« (Conrad) Gröber » (1872-1948) et de son élève « (Martin) Heidegger », décrit souvent comme « le pantin d'Elfride[5] et des garçons »[6]. On les appellait en général par leurs noms et omettait les prénoms.[7] De parents tchèque-allemands, j'avais alors très tôt compris qu'il faut éviter que les avatars du Troisième Reich – expression qui m'a aussi été familière pour relier tout ce petit monde dangereux - reprennent le pouvoir, au risque de nos vies. Sautons jusqu'au moment décisif du baccalauréat … - dès l'onzième classe d'école, j'avais abandonné les mathématiques et la physique, tout en continuant avec la chimie comme mineure et la biologie comme un des deux cours de base à côté de religion protestante[8], et d'histoire et de latin comme cours majeurs[9]. S'est posé alors la question professionnelle. Mon premier choix, vigneronne, n'a pas été possible dans ma région, « on ne prend pas les filles » … Des études de chimie ? Ma professeure m'avertissait que je fais trop d'effort pour des résultats juste au-dessus de la moyenne. Et biologie ? Il aurait fallu prendre la zoologie dans les premières années et, donc, faire des expériences sur des animaux, e qui n'est pas compatibe avec mon positionnement éthique.Je me suis alors dit de continuer les études commencées à côté de l'école par des cours par correspondance : l'histoire et la philosophie. Qui plus est, comme j'ai été fortement impliquée dans le mouvement de paix et le mouvement vert naissant, j'avais déjà des bonnes basesd'anlyse et d'étude de textes. Je me suis alors inscrit à l'université de Bamberg, une jolie ville dans un paysage vraiment magnifique. Je me suis retrouvée assistante étudiante et pouvais alors faire connaissance de l'institution universitaire de l'intérieur. Toutefois, le point décisif de ces années relève pourtant de la philosophie, ce qui va déterminer en quelque sorte la suite : en effet, je pouvais comprendre, à travers la menace que l'ontologie catholique représente pour l'humanité, que « penser » n'est pas une activité abstraite. L'activité intellectuelle est bel et bien le propre du travail humain.

Sautons maintenant trois décennies. J'ai parlé de l'irrespect à l'égard de Heidegger dans notre région et, donc, pendant mes études à Bamberg, je ne me suis pas intéressée à son œuvre à part d'un mini-mémoire portant sur une comparaison avec Sören Kierkegaard (1813-1855)[10]. En 1989, lors de la parution de la traduction allemande de*Heidegger et le national-socialisme*de Victor Farias, j'ai partagé encore l'image réductrice du national-socialisme comme nébuleuse floue, irrationnelle et avec une doctrine intellectuellement pas accessible.On réduit le national-socilisme encore aujurd'hui généralementà un enseignement ou mieux, un entraînement à la violence, à la haine, à la destruction ; erreur fatale.

Début 2007[11], j'ai lu conjointement *Les Rythmes du politique. Démocratie et capitalisme mondialisé* et *Rythmes, pouvoir, mondialisation* de Pascal Michon[12] ainsi que *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie. Autour des séminaires inédits de 1933*-1935 d'Emmanuel Faye (cf. 2005), lectures décisives qui me permettaient d'approcher enfin le national-socialisme avec des instruments intellectuels. Notamment l'étude de Faye

---

[5] Sa femme Elfride Heidegger, née Petri (1893–1992).

[6] Jörg (1919-2019) et Hermann (1920-2020).

[7] Tout comme pour Ernst Jünger (1895-1998), si bien que j'ai découvert sur le tard qu'il y avait aussi son frère Friedrich (1898-1977).

[8]*Grundkurs*.

[9]*Leistungskurs*.

[10] Cf. Bazinek 1988.

[11]Cf. pour les détails mon dossier HDR, notamment la note de synthèse : https://hal-normandie-univ.archives-ouvertes.fr/hal-02132228/document.

[12]Cf. 2005 et 2007.

m'interpellait. Comme première réaction, je voulais prendre la défense de Jacques Derrida (1930-2004) que je comptais en ce moment encore parmi les critiques de Heidegger et j'avais l'impression que Faye est, face ce que j'ai entendu dans mon enfance, trop naïf à l'égard de Heidegger. Je me suis alors de plus en plus concentrée sur cette recherche, constatant qu'elle fédérait en quelque sorte tout ce que j'avais fait auparavant et qu'elle rencontrait exactement ce que je voulais faire.

Au fil des années, j'ai découvert l'enjeu des travaux d'Alfred Baeumler. Pour notre propos aujourd'hui, ce qui importe, c'est son édition des *Cours d'esthétique* de Georg F. Hegel (1770-1831)[13]. L'éditeur explique que ces cours représentent la base d'un projet d'une « psychologie de grand style », expression qu'il attribue à Friedrich Nietzsche (1844-1900). On ne trouve pas cette citation – il est probable qu'il ment ou qu'elle se trouve dans un texte de Nietzsche que Baeumler pouvait lire dans les archives[14] et qui n'est pas encore publié. Baeumler veut mettre en place une telle psychologie de grand style sur la base de l'esthétique de Hegel[15].

Maintenant une énigme. Le fait d'une relation assez forte entre Baeumler et Heidegger est connu, mais la base documentaire est très, très faible. Je me suis alors dit que l'on peut essayer de déceler ce rapport en analysant leurs œuvres. C'est ce que j'ai amorcé en comparant leur réception de Nietzsche. Dans le cadre de cette sous-enquête de ma recherche en vue d'une HDR, j'ai découvert les enjeux des mathématiques qui, selon l'opinion reçue, sont quelque chose d'idéologiquement neutre. J'ai intercalé, dans mon étude publiée dans la revue en ligne *texto !*, un « addenda » à propos de la conférence d'Oskar Becker (1889-1964) au Congrès Descartes de 1937[16]. Becker, pour raccourcir à outrance mais c'est ce qu'il fait, « nazifie » les mathématiques sous l'égide d'une « paraontologie »[17].

Gardant en mémoire cet exposé de Becker, j'ai resté encore un certain temps concentré sur les travaux de Baeumler, car c'est lui qui a utilisé de manière conséquente l'expression « nouvelle vision du monde », peut-être le nom couvert le plus répandu pour « national-socialisme »[18]. Néanmoins, la réception de son livre sur le problème de l'irrationalité continue a jouer un rôle clé dans l'esthétique et exerce même une influence massive, le plus souvent souterrain[19], à travers le postmodernisme. Toutefois, c'est quand même Heidegger qui est

---

[13] Cf. Baeumler 1922, cf. en ce qui concerne cette interprétation de Hegel déjà Eucken 1915, 191-226.

[14] Idem ArbeitBaemlers in N-Archiv

[15] Une esquisse en langue allemande se trouve sur mon compte HAL : https://hal-normandie-univ.archives-ouvertes.fr/hal-02144639.

[16] Du 31 juillet au 6 août 1937 à Paris.

[17] Le resumé, accessible sur *PhilPapers*, indique clairement qu'il se réfère à la mythologie du sol et du sang, mais ne mentionne pas les mathématiques : « Becker, Oskar (1937). TranszendenzundParatranszendenz. Travaux du IXeCongrès International de Philosophie 8:97-104. Abstract. L'expression connue de Platon *epekeina tes ousias* et les considérations d'Aristote sur le thème de la philosophie première font reconnaître, dans l'idée de transcendance, un double sens, qui n'est pas éclairci. La poursuite systématique de ce problème conduit à une séparation de l'idée traditionnelle de transcendance en une "transcendance" proprement dite et en une forme nouvelle, jusqu'ici insuffisamment considérée, la "paratranscendance". Elle correspond au "naturel", à la croissance organique, aux puissances maternelles, sang et terre. La recherche qui la concerne fonde une nouvelle discipline métaphysique de même genre que l'ontologie, la "parontologie" » (https://philpapers.org/rec/BECTUP).

[18] Il est même possible qu'il l'a forgé (cf. Bazinek 2014c).

[19] Nous revenon plus en détail sur ce point, cf. infra. ~~Hierweiter Luc Ferry (auf BA vw). WorkshopRefs« The mostwidelyrecognizedstudy of thisproblemisstill Alfred Baeumler'sDasIrrationalitätsproblem in der ÄsthetikundLogik des 18. Jahrhunderts bis zurKritik der Urteilskraft (Berlin: WissenschaftlicheBuchgesellschaft,~~

toujours le phare et qui fait tourner la machine commerciale des *perpetratorstudies*. Malgré cela, il semble fortement que personne n'avait l'idée d'effectuer une analyse détaillée sémantique d'*Être et Temps*[20]. C'est ce que je faisais alors, sur plusieurs années[21]. Une première observation a été que Heidegger utilise des mots très, très rares, mais existants à son époque et pour la plupart disparus ensuite. Une deuxième observation est son usage des notes de bas de page qui contiennent en quelque sorte le GPS de son ouvrage. Une de ces notes porte sur Oskar Becker et j'ai surtout découvert, sans avoir pu l'approfondir depuis, que la double publication de l'édition originale d'*Être et Temps* ne relève pas du hasard, mais qu'il y a un lien entre son volet et celui de Becker. Pour rappel, la première édition a été dans la revue *Jahrbuchfür Philosophie undphänomenologischeForschung*. Le volume est composé d'*Être et Temps* de Heidegger et d'*Existence mathématique* de Becker[22].

J'ai été alors suffisamment avertie pour savoir qu'il faut prendre tout cela plus au sérieux ; les mathématiques aussi sont, en tant que création de l'esprit humain, exposées aux usurpations mythologisantes.

Venons-en alors à l'année 2022 et au colloque « Lacan et Grothendieck, l'impossible rencontre ? » de l'association Lysimaque. Je connais et apprécie le travail de cette association et j'assiste de temps à autre aux colloques. Cette année, le thème m'a interpelée et j'y ai vu aussi une possibilité de continuer mon entrée difficile en mathématique. Suite à quelques remarques fort pertinentes d'Anatole Khélif et de Stéphane Dugowson, j'ai eu l'idée de reprendre les écrits de Herbart pour renforcer nos recherches mutuelles ; notamment en vue de décortiquer avec plus de précision la problématique liée à la prise de pouvoir des nazis, au *Reich* des 12 ans et surtout de sa continuation après 1945, problème qui a agité et agit aussi les mathématiciens, notamment Alexandre Grothendieck (1928-2014)[23].

~~1981 [1923]). The stakes of the debate over thistopicbecomeparticularlyclear if we look ahead to Cassirer's long-standing debatewithBaeumler, arguably the leadingscholar of the irrationalityproblem in the 1920s. By the early 1930s hewasinfamouslyalso an adamantsupporter- indeed the principal philosophicaladvocate and laterdirector of the university system — of the Nazi cause. Directed in part againstCassirer's*Freedom and Form*, Baeumler's The IrrationalityProblm in Aesthetics and Logic of the l8th Century throughthCritigue ofjudgement (1923) remains a standard work on the meaning of Enlightenmentaesthetics. SeeBaeumler'spolemicsagainst Cassirer in Baeumler, Alfred. DasIrrationalitätsproblem in der ÄsthetikundLogik des 18. Jahrhunderts bis zurKritik der Urteilskraft [intended first volume of: *KantsKritik der Urteilskraft: IhreGeschichteundSystematik*], (Darmstadt: WissenschaftlicheBuchgesellschaft, 1975), 36ff., 57, 244-51, 274-307, 354. Cassirerstates his position againstBaeumlerin 1931 in terms of the developmentwe have followed inLeibniz on the model of calculus as follows: "The aesthetic 'unity in multiplicity' of classicalaesthetictheoryismodelledafterthismathematicunity in multiplicity It is a mistake to thinkthatthe principle of unity in multiplicityiscontrary to the spirit of classicism and that the opposite poleof classicismismosteffectivelyexpressed in thisprinciple. In the realm of art the spirit of classicismis not interested in the negation of multiplicity, but in shapingit, controllingit, and restrictingit"(PE 289 and n. 10). For a briefoverview of Baeumler'spivotal place in the history of aesthetictheoryseeZammitoJ. H. *TheGenesis of Kant's Critique of judgement*(Chicago: University of ChicagoPress, 1992), 19-20.~~

[20]*Sein undZeit*, l'oeuvre dite majeure de Heidegger.

[21]Ce document a été victime d'un acte de destruction, tout comme plusieurs m² de mes documents. Cette perte du support matérielle n'a heureusement pas pu détruire les souvenirs portant sur les travaux effectués.

[22] Vol. 8 (1927) ; facilement accessible en ligne, voir par exemple :
https://www.digizeitschriften.de/search?filter%5BZeitschriften%5D%5B1%5D=827944462%7CLOG_0000&filter%5BObjekttyp%5D%5B1%5D=volume
ou encore :
https://ophen.org/pub-101082.
L'entrée « Sein undZeit » de la Wikipédia allemand ne mentionne pas cette édition *princeps*, cf. :
https://de.wikipedia.org/wiki/Sein_und_Zeit. Il y a des entrées en 34 autres langues ; je laisse le soin à chacun de vérifier dans l'entrée de sa langue … .

[23]hierweiterREFs - SequenzimVideo ; Episode Tagung etc.

Je propose alors de reprendre un moment-clé dans l'histoire, à savoir le projet de Herbart au sujet d'une fondation d'une science psychologique par l'expérience, la métaphysique et les mathématiques. Pour présenter l'auteur, je me permets une auto-citation :

Fils unique du conseilleur juridique à la cour Thomas Gerhardt Herbart (1739-1809) et de sa jeune femme, Lucia Margareta (1755-1802), Johann Friedrich naît le 4 mai 1776 à Oldenburg. Il est éduqué par sa mère, bientôt assistée par un précepteur, le pasteur Uelzen et intègre en 1788 le lycée. En 1794, il poursuit ses études à l'université d'Iéna auprès de Fichte. La philosophie de Fichte fascinait et effrayait Herbart et ses amis, comme le montre leur correspondance. Ils partent alors en Suisse pour occuper des postes de précepteurs afin de se remettre de la doctrine fichtéenne. Les conditions en Suisse se détériorent malheureusement par l'invasion des troupes françaises en 1798. En 1800, Herbart décide à contrecœur de rentrer en Allemagne. Il aménage à Brême où il continue son activité de précepteur tout en rédigeant ses premiers traités et préparant sa thèse de doctorat. Herbart réussit sa thèse et il peut donc dès 1802 enseigner à l'université de Göttingen où il obtient aussi la *venialegendi*. Mais il n'occupe pas de chaire, il doit se contenter d'un maigre paiement, suppléé par les honoraires des cours privés. Pour autant, il s'attache autant au climat culturel cosmopolite de Göttingen qu'à ses étudiants qui viennent de plusieurs pays.
En 1809, il est appelé à l'université de Königsberg où il développe une activité de recherche et de politique éducative impressionnante avec Wilhelm von Humboldt (1767-1837). Herbart est alors très respecté. On le demande souvent conseil, autant au plan conceptuel et politique qu'au plan pratique, lorsqu'il s'agit de choisir un précepteur ou éducateur.
En 1833, Herbart accepte de retourner à Göttingen. Mais la libéralité qui a caractérisé cette université a disparu. Il est confronté à un lourd appareil institutionnel, bien qu'un peu moins agressif que celui de Königsberg qu'il venait de quitter. De même, avec l'âge, il sent ses forces décliner. Il se concentre alors sur l'explicitation de son œuvre[24].
Herbart s'éteint le 14 août 1841. Le mathématicien Moritz Wilhelm Drobisch (1802-1896) et le philosophe Gustav Hartenstein (1808-1890), ses plus proches correspondants des derniers mois, prennent immédiatement en charge la poursuite de son œuvre[25].

Or, son approche à la psychologie a été reprise par des factions politiques différentes[26]. Elle a fait alors régulièrement objet de débats à l'intérieur du mouvement allemand, un autre des noms pour le national-socialisme, avant qu'en 1941, année du centième anniversaire de sa mort, plusieurs auteurs de l'Allemagne du Reich hitlérienne écrivaient sur lui. Herbart a été un des auteurs les plus controversés parmi eux. Baeumlera saisi l'occasion pour produire son plus long article sur Herbart. L'analyse de ce texte m'a considérablement aidé à comprendre le procédé d'écrivains nazis[27].Il n'est donc pas du tout correct de dire que « la littérature critique herbartienne en Allemagne […] s'éteint des années 1920 aux années 1950 » (Maigne 2005, 19). Bien au contraire, en ces années se met en place un dispositif d'usurption et de destruction de l'œuvre herbartienne[28].

---

[24] La négligence de la relation étroite entre vie et œuvre chez Herbart est une source probable des malentendus. Et reconnaître cette relation n'est pas aisée, car il savait, comme le montrent aussi les citations du présent exposé, conduire une pensée conséquente et atteindre un niveau d'abstraction peu habituelle, si bien que l'on puisse avoir l'impression que la vie courante ne l'intéressait pas. Hierweiternochzu « Nootop » vonMaigne
[25]Bazinek 2022.
[26] = JPF zu « Nihilisme »
[27]Cf. Bazinek 2014b.
[28]HIERweiter:
- Lumi Vortrag &Ref online-ZtschrrFfm
Ausarbeiten (Notiz bereits Dossier JFH 320) & dann einflechten - :
Dans cecontexte, rappelonsquel'attribution des chairesuniversitairespeutéclairercertainschoses. Ainsi, nousavonstroiqsuccessionssignificativesquimarquentl'insertion de la Nouvelle Vision du Monde –ou de la Deustchen Bewegung – à l'universitéallemande. Il y a de prime abord la succession de Hermann Cohen (1842-1918) par Erich

L'enjeu de l'approche herbartienneconsiste en large partie dans le fait qu'elle est la résistance la plusappuyée à la phénoménologie hégélienne. Et, sans attache confessionnelle, sa philosophie a été enseignée même là où le protestant Immanuel Kant (1724-1804)ne pouvait que difficilement pénétrer, à savoir dans l'Empire autrichien. Bien des caricaturesissues de cette réception, notamment de son esthétique et de sa pédagogie, circulent alors. Non seulement, mais tout particulièrement pour nous, c'est pourtant le projet d'une « Psychologie des Peuples », conçue par Moritz Lazarus (1824-1903), Heyman Steinthal (1823-1899) et finalement Hermann Cohen (1842-1918) qui est la répercussion la plus importante de l'œuvre herbartienne[29].

Retenons donc avant de continuer, que la science de psychologie proposée par Herbart a des répercussions qui provoquent une forte réaction, attisée par un paradigme redoutable du politique.

Rudolf Jaensch (1883-1940) à Marburg et la successiond'Edmund Husserl (1859-1938) par Martin Heidegger (1889-1976). Ces deuxcassontsignificati e cequ'ils'agitd'unremplacementd'unordinariusjuif. Le troisièmecas, la succession de Wilhelm Rein (1847-1929) par Peter Petersen (1884-1952) est, pournotreproblématique, la pusimportant.

evtl. Tilitzki?

[29]Cf. à ce sujet (Sieg 2004)hierweiterkurzausführen&eigenesKp m allenrefsmachenDATUM

2. La connaissance de la conscience de soi-même

Dans son entrée à l'*EncyclopaediaUniversalis* sur Herbart, Louise Lambrichs semble commencer très bien. Elle énonce clairement :

Les débuts de la psychologie scientifique, généralement attribués à Wundt (1879)[30], remontent en fait aux années 1824-1825. Ces dates sont celles de la publication de l'œuvre principale de Herbart, intitulée *Psychologie alsWissenschaftneugegründetaufErfahrung, MetaphysikundMathematik (La Psychologie comme science fondée sur l'expérience, la métaphysique et les mathématiques).* Ce titre résume la problématique complexe sur laquelle l'auteur entend fonder la nouvelle discipline.

Pour autant, et bien que la discussion des disciplines – notamment des disciplines qui composent la philosophie – traverse son œuvre, Herbart n'envisageait pas forcément de fonder une nouvelle discipline[31]. La psychologie est une discipline de la philosophie et il se réfère en premier à cette constellation, ce que le titre de l'ouvrage (correctement traduit ici) énonce par ailleurs. Les « disciplines » qu'il convoque, ce sont la métaphysique, une autre sous-discipline de la philosophie, et les mathématiques. En leur faisant précéder l'« expérience », il rend compte de sa prise en considération des changements d'approche à l'intérieur de ces deux disciplines et qui permettaient désormais une plus grande intégration des expériences dans la démarche scientifique[32]. D'après mes recherches encore assez rudimentaires, c'est de fait Wundt qui s'est appelé pour la première fois « psychologue »[33]. En tout cas, c'est lui qui a immerger le marché littéraire avec des milliers de pages, articles et livres jusqu'à la fondation des revues, pour dispatcher son propre paradigme sous le nom de « psychologie » à l'échelle mondiale. On ne peut pas passer avec légèreté et sans distance critique sur un personnage d'une telle envergure[34]. Plus loin, Lambrichs explique de manière extrêmement simplifiée une des formules de base de Herbart, ce qui semble aussi appréciable :

---

[30]Wilhelm Wundt (1832-1920) a fondé en 1879 le premier institut de psychologie expérimental à Leipzig.

[31]Il me semble plutôt que Herbart a été réticent à cet égard, comme le suggère sa description de la conception de l'enseignement mathématique dans son rapport « Programme de mathématique des Collèges ». Il écrit : « Les concepts de proportions sont naturellement suivis par la doctrine de l'exponentiation, suivie avec nécessité des doctrines des racines et des logarithmes. Et la géométrie générale est suivie des courbes ou bien, ce qui revient au même, les symboles spatiaux des fonctions, en commençant par les plus simples. » Et il termine son propos en mettant en cause le sens d'une séparation disciplinaire : « De ces fonctions, les équations de deuxième degré et des degrés supérieurs, ne sont que des cas particuliers ; et d'établir pour leurs solutions une science spécifique que l'on nommerait algèbre ne serait encore une fois rien d'autre qu'une mutilation affligée de l'extérieur à une science parfaitement saine dans son for intérieur ». (« *Der Natur der Sache nach folgt auf die Begriffe der Proportionen sogleich die Lehre von den Potenzen, wobei die von Wurzeln und Logarithmen sich notwendig mit anschließt. Und auf die gemeine Geometrie folgen die Kurven, oder was dasselbe ist, die räumlichen Symbole der Funktionen, von dem einfachsten angefangen. Hiervon sind eigentlich die Gleichungen des zweiten und der höheren Grade nur spezielle Fälle; und aus der Auflösung derselben eine eigene Wissenschaft zu machen, die man Algebra nennt, ist wiederum nichts als eine äußerliche Verunstaltung der innerlich vollkommen gesunden Wissenschaft.* » (167).

[32]Ref Cassirer &ebenfallsseparatesKp. Bzw. Abschnitt
Träger (hierweiter Datum, VIIuzsgf&Vw) renvoiedanscecontexte à l'étude*Substanzbegriff und Funktionsbegriff: Untersuchungen über die Grundfragen der Erkenntniskritik*d'Ernst Cassirer (cf. ECW 9); traductionfrançaise*Substance et fonction. Éléments pour une théorie du concept* (1977).

[33] Cf. la vidéo grand publique qui, au plan historique, semble mieux informé que Lambrichs : « EverythingPhilosophers : Wilhelm Wundt », https://www.youtube.com/watch?v=kP50Eol-rJE/.

[34] Voir pour un premier défrichage (Bazinek2020) ; cf. en ce qui concerne son interprétation redoutable de l'histoire et de l'idéalisme allemands (Sieg 2013, 143 et 154-156).HierweiterausarbeitenzueigenemKp

[D]eux idées opposées de force égale verront leur intensité respective réduite de moitié. Si leurs forces sont inégales et si, par exemple, l'idée a est plus grande que l'idée b, la somme de l'action inhibitrice sera inversement proportionnelle à leur intensité. Doncsera inhibée de (a2 + ab — b2)/(a + b) et b de b2/(a + b). Dans le cas où (b — ab)/(a+b) = 0, l'idée b disparaît, ce qui signifie qu'elle n'atteint plus le seuil de la conscience.

Cependant, bien qu'elle précise correctement que « disparaître » signifie ici « ne plus atteindre le seuil de la conscience », une recherche sur les fichiers PDF des volumes SW 5 et SW 6 de ces exemples n'a pas donné de résultat. Si Herbart remplit effectivement des centaines de pages avec des formules, elles sont en général plus complexes. Hierweiterin Ausgsuchen, obsie es ausweist !Mais surtout, elle se trompe de date et omet d'indiquer l'ampleur de ce projet dans l'œuvre de Herbart. En effet, celui-ci affirme dès 1822 dans son discours « À propos de la possibilité et de la nécessité d'appliquer les mathématiques à la psychologie » d'un côté, que sa « tentative de donner aux mathématiques un rôle dans la psychologie […] plonge ses racines dans les derniers mois du 18e siècle, oui – dont j'en ai découvert le germe à vrai dire encore plus tôt, à l'école fichtéenne »[35] et, de l'autre, il renvoie à son traité *De attentionis mensura caxisisqueprimariis,* paru également en 1822. Il rappelle ici que tout qui relève de grandeurs peut en principe faire objet des mathématiques, ce qui lui sert d'appui de son articulation de la psychologie aux mathématiques :

[L]a force des représentations, l'occasion d'inhibition, l'intimité de l'union, la quantité de ceux qui participent à l'union, la longueur des séries de représentation, leur irritabilité à différents points, le niveau d'involution ou d'évolution, de l'entrelacement ou de l'isolement, - et ce qui se comprend dans tous les mouvements mentaux de soi, la vitesse ou la lenteur dans le changement des différents états. Par rapport à ces grandeurs – dont nous ne pouvons même pas envisager l'exhaustivité – ce qui est représenté n'est pas pris en compte, sinon ce dont dépendent l'inhibition et l'union des représentations[36].

Certes, l'article de Lambrichs n'est qu'une brève entrée, mais dans un tel cadre, l'exactitude est de mise. Mais l'inexactitude que nous venos de voir est un symptôme d'un problème de fond dans ce bref article. En effet, si un lecteur attentif et intéressé a les moyens de découvrir ses erreurs factuelles en entrecroisant les informations ou bien, s'il dispose des connaissances linguistiques, il peut regarder les textes de Herbart, il y a quelque chose que l'on ne repère que si on étudie patiemment les textes de cet auteur, ce qui demande un investissement considérable. Or, il s'avère que cetentrée témoigne d'une compréhension tordue de la pensée herbartienne. De fait, Lambrichs semble avoir entrepris une lecture à rebours, ce qui l'amène à inscrire Herbart précisément dans ce courant qu'il réfute pourtant entièrement : l'idéalisme. Elle écrit : « La pédagogie de Herbart, qui est l'aspect le mieux connu de son œuvre, est entièrement inspirée par cet idéal. » C'est peut-être ici où on a la clé de son malentendu, car elle inverse la temporalité. Herbart a conçu en tout premier une pédagogie – et a remarqué, au fil des années, que cette conception a co-engendré une réflexion soutenue sur la psychologie. Ses réflexions pédagogiques ont dégagées des impasses de pensée qui l'ont dirigé vers la

---

[35] « *[D]er Mathematik ein Geschäft in der Psychologie zu geben » ; « ein Unternehmen, dessen erste Anfänge noch in die letzten Monate des achtzehnten Jahrhunderts fallen, ja dessen Keim ich eigentlich noch früher in der fichte'schen Schule fand* » (96).

[36] « *Stärke der Vorstellungen, Hemmungsgrund, Innigkeit der Verbindung, Menge der Verbundenen, Länge der Vorstellungsreihen, Reizbarkeit derselben an verschiedenen Punkten, das Mehr oder Weniger der Involution oder Evolution, der Verwebung oder Isolierung, - und, was bei aller geistigen Bewegung sich von selbst versteht, die Geschwindigkeit oder Langsamkeit in der Veränderung der wechselnden Zustände. Bei allen diesen Größen, - an deren vollständiger Aufzählung hier nichts gelegen ist, - kommt das, was eigentlich vorgestellt wird, weiter nicht in Betracht, als nur insofern davon Hemmung und Verbindung unter den Vorstellungen abhängt* » (107).

psychologie. Cette recherche a été initié, comme le rappelle aussi Maigne à juste titre, par l'impression effrayante que l'enseignement de Fichte exercait et Herbart a trouvé dans les mathématiques un moyen de restructurer sa pensée[37]. La spécificité, la force de sa démarche n'a rien à voir avec l'application d'un idéal, mais vientd'un effort de synthèse :

1 Synthèse du pratique[38] et du théorique.
2. Synthèse d'éléments de connaissances, des savoirsvariés.

Il s'y ajoute que Herbart a acquis une compréhension exceptionnellement riche de la vie humaine. Pour sortir de l'impasse constatée, il a proposé une approche de recherche en psychologie qu'il voulait innovatrice.On peut dire que Herbart a décortiqué patiemment les questions auxquelles Kant a voulu répondre. Il a constaté quelques inconsistances par lesquelles Kant a, sans l'envisager explicitement, ouvert les vannes d'un nihilisme épistémique quasi irréfutable car - étrangement! - substantialisé, pour ne pas dire ontologisé. Cette tendance se serait renforcée par la suite en substituant à la raison ouvertement l'intuition et un certain enthousiasme, opération qui a entraîné des confusions. Herbart écrit non pas sans sarcasme :

Comme on ne peut pas réfuter des intuitions, la preuve que cette identité absolue n'est pas seulement contre l'expérience, mais aussi contre la raison et complétement incongrue ne sert à rien à ceux qui sont prisonnier de cet enthousiasme. La philosophie de la nature est par malheur rentré en contact avec cela. La conséquence en a été […] des intrusions étrangères d'opinions théologiques et politiques, voire même de ceux qui se contredisent entre eux comme les opinions spinozistes et platoniciennes ; de ce fait, on entend parler d'un seul trait de la liberté et de l'aimant, de la vertu et de la pesanteur, de l'eau et de l'amour; oui je me rappelle même d'avoir lu d'un penchant qui correspond au néant, ce penchant est sans doute la ratiocination.[39]

HierweiterdurcharbeitenHerbart relève des paradoxes qui, en fin de compte, rendent des réponses par principe impossibles. Cette analyse lui permet de dégagerun fondement qui n' "est" pas quelque chose, mais se déduit du perceptible. Dans la conception qu'il va proposer, il attribue le rôle clé à uneélucidation aussi précise que possible du « Je » ; une analyse donc du processus d'autoréflexion face à la perception. Ainsi, Herbart vient finalement aux méthodologies mathématiques qui permettent une formalisation de valeur universelle. La formalisation mathématique présente les avantages de clarté intellectuelle et d'indépendance de toute référence à l'être.
Comme énoncé dans l'introduction, ma présentation se limite à l'expression de la théorie herbartienne « par un autre langage que les signes de l'algèbre »[40], comme il le dit dans son discours de 1822. Mais j'ai lu la discussion de ces calculs avec Drobisch. Leur

[37]Maigne (cf. 2005, 16) renvoie à la correspondance de Herbart autour de son étude des travaux d'Abraham G. Kästner (1719-1800).
[38]Notammentpédagogique.
[39] « *Da sich Anschauungen nicht widerlegen lassen, so kann der Beweis, dass jene absolute Identität nicht bloß erfahrungswidrig, sondern auch vernunftwidrig und völlig ungereimt ist, denen nichts nützen, die einmal in jener Schwärmerei befangen sind. Für die Naturphilosophie ist es ein Unglück, damit in Verbindung geraten zu sein. Die Folge davon war der dritte Fehler, nämlich fremdartige Einmischung von theologischen und politischen, ja selbst von den, unter einander selbst entgegengesetzten spinozistischen und platonischen Meinungen; daher man jetzt in Einem Zuge von der Freiheit und dem Magneten, von der Tugend und der Schwere, von dem Wasser und der Liebe reden hört ; ja ich erinnere mich sogar von einem Laster gelesen zu haben, das dem Nichts entsprechen sollte; welches Laster ohne allen Zweifel die Deutelei ist.* » (131)
[40] « *in anderer Sprache, als in algebraischen Zeichen* » (96)

correspondance attesteautant de leur collaboration scientifique que de leur amitié assorti d'un soutien mutuel dans le quotidien. Reprenons maintenant les deux citations qui ouvrent mon propos :

Chacun est, involontairement, tout au long de sa vie son propre observateur et, de cette manière, il gagne son histoire de vie personnelle.

Il est possible pour l'esprit humain de reconnaître sa véritable nature ; c'est pourquoi il va la reconnaître ; par la suite, les chemins de vie vont s'éclairer ; l'homme saura ce qu'il fait, il se servira de ses forces, et il ne détruira plus aveuglement son salut.

La première citation vient de l'introduction à*Psychologie comme science*,la deuxième citation de la troisième section de ce livre. Un lien fort les relie. Herbart stipule une auto-observation par laquelle chacun construitl'histoire de sa propre vie.Nous accordons en général une telle intuition aux artistes, notamment aux poètes. Dans un développement décisif sur la connaissance de soi-même à la fin de la première section, Herbart prend alors effectivement appui sur la création artistique pour introduire sa problématique qui concerne bien tout un chacun. Il écrit, presque à la manière d'un Molière (1622-1673) :

Il est tellement difficile de s'imaginer une chose qui est douée d'une connaissance d'elle-même ! Ainsi, les poètes font parler par exemple un arbre de lui-même. Cet arbre conscient de lui-même, c'est quoi, en fait ? Premièrement, c'est un arbre et deuxièmement, c'est la représentation d'un tel arbre ; de même, s'il en faut, il est encore une représentation de la représentation de l'arbre. Mais l'arbre n'est pas la représentation de l'arbre et, inversement, la représentation de l'arbre n'est pas l'arbre ! Pour autant, cette représentation évoquée devrait alors, si elle parle, parler de l'arbre. On prétend que les deux, donc l'arbre et la représentation de l'arbre, qui ne sont collés l'un à l'autre que dans la pensée, seraient une unité. Cette unité est un mot vide, dépourvu de toute signification et on voit à partir d'ici le manque de réflexion qui veut attribuer au premier objet venu et déterminé par ses qualités propres, une conscience de soi. Maintenant, mettons à la place de l'arbre, l'âme en tant qu'essence dotée de multiples forces dont, entre autre, une conscience de soi. Alors, on répète cette même faute. L'âme en tant que cette essence, devrait porter une image d'elle-même et pour qu'il y ait une telle image, on présuppose une capacité propre qui serait une capacité de porter ou de représenter une telle image. Maintenant, on suppose que l'âme se sait elle-même, car on a fait par la pensée une addition de l'âme et de cette capacité qui prépare une image de l'âme. On insiste même que les deux ensemble ne seraient qu'une essence réelle. Pour autant, on devrait répondre à la question : qu'est-ce qu'une telle essence? On devrait indiquer sa qualité. La réponse serait scindée en deux parties : l'âme et la représentation de l'âme. Elles ne forment à jamais une unité tout comme une personne qui se laisse peindre ne devient jamais un avec le peintre qui lui est vis-à-vis. – Heureusement, notre conscience de soi ne peut à vrai dire rien énoncer sur l'essence de notre âme ; et d'autant plus, on devrait épargner dans la psychologie cette capacité fondamentale de la compréhension de soi qui n'est pas le lieu à partir duquel se donne à voir ce que nous sommes réellement.
Après cette digression, nous revenons au concept du Je.[41]

---

[41] « *Es ist ja so schwer sich ein Ding zu denken, das mit dem Wissen von sich selbst begabt sei! Auf die Weise lassen die Dichter etwa einen Baum von Sich sprechen. Dieser, seiner selbst bewusste Baum, was ist er denn eigentlich? Erstlich ein Baum, und dann zweitens die Vorstellung eines solchen Baums; auch, wenn's hoch kommt, noch eine Vorstellung von der Vorstellung des Baums. Aber der Baum ist nicht die Vorstellung von dem Baume, und, rückwärts, die Vorstellung eines solchen Baumes ist nicht der Baum! Gleichwohl soll die erwähnte Vorstellung, wenn sie sich ausspricht, von dem Baume reden, als von Sich selbst. Die zwei völlig verschiede[97]nen, und bloß in Gedanken zusammengeklebten, der Baum, und ein gewisses Vorstellen von demselben Baume, werden für Eins ausgegeben. Diese Einheit ist ein leeres Wort ohne allen Sinn; und daraus sieht man, dass es unüberlegt war, dem ersten besten, durch seine eigentümliche Qualität schon bestimmten, Gegenstande, Selbstbewusstsein zuschreiben zu wollen. Man setze statt des Baumes die Seele, als ein Wesen mit allerlei Kräften, das unter andern auch Selbstbewusstsein habe. Man wird gerade den nämlichen Fehler begangen haben. Die Seele, als ein solches und kein anderes Wesen, soll ein Bild von sich selbst mit sich tragen; und damit ein Bild der Art vorhanden sein könne, wird ein eignes Vermögen angenommen, welches sei ein Vermögen ein solches Bild zu tragen oder vorzustellen. Nun meint man, die Seele*

Ces lignes viennent également de l'étude magistrale publiée en 1824-25 et qui est à juste titre mise en avant par Lambrichs. Pour cerner au mieux sa problématique, je propose de regarder le discours de Herbart du 16 avril 1822, la même année que son traité séminal en latin. La version écrite comporte dans notre édition de référence 12 pages (cf. 95-107) ; Herbart l'a complété par une préface de deux pages (cf. 93-94) et de 39 pages de notes explicatives (cf. 107-146). L'ensemble est d'une écriture dense et chaque mot est bien placé. Herbart déplore une opposition qui s'est installée entre les mathématiques et la philosophie. Cette dernière s'est scindée dans des Écoles plutôt caricaturales tandis que les mathématiques prospèrent et arrivent à peine à récolter leurs propres résultats. L'absence d'une force conjointe se fait alors remarquer de manière extrêmement grave au plan de la science toute entière. Herbart rappelle que l'on attribue à Socrate (470-469 av. J.-C.) d'avoir cherché la philosophie dans les cieux pour la ramener à la terre. Il propose que c'est ce qu'il faudrait entreprendre maintenant avec les mathématiques. Pour autant, on pourrait objecter que « les mathématiques travaillent aussi dans nos arsenaux et devant les fortifications des villes assiégées » et, de ce fait, elles « enseigneraient non seulement de vivifier l'effort créateur de l'homme mais aussi de le détruire »[42]. L'opinion reçue concernant les mathématiques repose, selon l'auteur, sur des habitudes qu'il s'efforce de mettre en branle pour dégager ce que le mathématique est en réalité. Une fois cette mise au point effectuée, il entend passer le flambeau aux mathématiciens pour contrôler et élaborer son propos. Il réfute le préjugé que les mathématiques se limitent à ce qui est calculable. Si, certes, tout ce que l'on arrive à décrire en termes de grandeur peut se calculer, les mathématiques ne se limitent pas à ces opérations. Bien au contraire, elles sont l'assistance de la recherche empirique en ce qu'elles aident à affiner les hypothèses issues des expériences jusqu'au point où une hypothèse rencontre une expérience. Herbart évoque plusieurs exemples de cette démarche qui permet d'écarter par principe l'errance dans la pensée, un point qui lui tient à cœur (cf. par ex. 97 et 99). Il s'oppose notamment à deux opinions reçues.

Premièrement, il réfute l'opinion que l'on ne pourrait jamais connaître la qualité d'une chose, que les essences nous sont a priori inaccessibles[43] et que l'on ne peut alors qu'accéder aux

---

wisse von sich, weil man in Gedanken eine Summe gemacht hat aus der Seele und aus dem Vermögen, welches ein Bild von der Seele bereitet. Man dringt wohl gar darauf, dass beides zusammen nur Ein reales Wesen sein solle. Und jetzt beantworte man nur noch die Frage, was für ein Wesen das sei? Man gebe die Qualität desselben an. Die Antwort wird sich in zwei Theile spalten; die Seele, und das Vorstellen dieser Seele. Daraus wird nimmermehr Eins, so wenig wie aus der Person, die sich malen lässt, und dem gegenüber sitzenden Maler. — Zum Glück weiß unser Selbstbewusstsein auch gar nichts von dem Wesen unserer Seele zu sagen; und umso eher dürfte man in der Psychologie jenes Grundvermögen der Selbstauffassung sparen, vor welchem das, was wir wahrhaft sind, sich doch nicht sehn lässt. Nach dieser Digression kehren wir zurück zum Begriff des Ich. » (244)

[42] « *die Mathematik arbeite ja auch in unseren Zeughäusern, und vor den Wällen belagerter Städte? Sie lehre uns, den menschlichen Kunstfleiß nicht bloß zu beleben, sondern auch zu zerstören* » (95) ; cf. à cesujetaussisonrapport « Programme de mathématique des Collèges » (165-170).

[43]Einbauen, hier Bsp der gegenseitigen Ergänzung :
116-118 Anm. 9 zusfgbishierweiter

« Mittelbar ist indessen die Erfahrung auch für die Psychologie das Erkenntnisprinzip ; aber das Medium der Ableitung ist hier die Metaphysik, welche, vom Begriff des Ich, als dem durchs Bewusstsein unmittelbar Gegebenen, ausgehend, die Bedingungen erforscht, unter denen allein ein vorstellendes Wesen zur Vorstellung Ich gelangen könne. Da findet sich denn, dass die ursprünglichen Vorstellungen entgegengesetzt sein müssen, ohne sich zu vernichten, und ohne in ein Mittleres zusammen zu laufen, wie die Erfahrung es bestätigt. Aber es findet sich nun auch der bestimmte Begriff, den man der weiteren Untersuchung zum Grunde legen muss, nämlich dieser : die unter zwei Vorstellungen entstehende , für beide ganz zufällige, Hemmung ist eine gemeinsame Last für beide, die nicht

quantités des données. Herbart pose que cette erreur vient du fait que l'on ne connait pas les lois qui règlent notre irritabilité par des sensations. C'est pourquoi l'on se contente avec des déterminations secondaires au lieu d'élucider à fond les changements de clarté de nos représentations. Il pose, autrement dit, que nous pouvons connaitre mieux la réalité en tant que telle au moment où nous connaissions les lois qui règlent notre irritabilité. Cette ligne de pensée va le conduire à proposer, au terme de son discours, de prendre la psychologie comme base de toutes les sciences – mais une psychologie qui sépare bien les tâches métaphysiques et mathématiques.

Il réfute, deuxièmement, l'opinion reçue que les mathématiques s'opposent au génie et à la liberté. Il compare le génie avec une planète. La planète est caractérisée par ce qu'elle erre. Sans le nommer, il présente le génie en termes qui rappellent le *Don Quichotte* de Miguel de Cervantès (1547-1616). En persiflant ensuite John Locke (1632-1704), il affirme que, avec l'abandon de l'astrologie, les planètes auront appris à se régler selon les calendriers et, donc, ont cessé d'errer, ce qui est possible car à leur tour, les calendriers auront appris à se régler selon les planètes. Il en conclut, s'opposant de toute évidence à Heinrich von Kleist (1777-1811) :

> L'âme humaine n'est pas un théâtre de poupées ; nos désirs et décisions ne sont pas des marionnettes, il n'y a pas de marionnettiste qui tient les ficelles, mais notre propre vraie vie repose dans notre vouloir et cette vie a sa règle non pas à l'extérieur, mais en elle-même ; elle a sa propre règle qui est purement intellectuelle, et aucunement empruntée du monde corporel ; mais elle est sûre et certaine. À cause de sa ferme détermination, elle a plus en commun avec ce qui lui serait autrement complètement étranger, comme les lois du choc et de la pression, qu'avec une liberté à prétention incompréhensible.[44]

Nous constatons alors que ses réflexions conduisent Herbart au fil des années à la conclusion qu'il faut faire converger la recherche scientifique en vue d'une élucidation de l'intériorité humaine. Dans son « Discours introductive » à *Psychologie comme science* (179-183), il retrace dans un premier temps la situation de la philosophe après Fichte et Kant comme prisonnière d'un enthousiasme qui la prive de ses moyens et la rend stérile et inconstante. Pour autant, Herbart affirme qu'elle pourra se renouveler à partir de ses sources, si elle se

---

grösser , aber wohl kleiner sein kann, als die schwächste von beiden Vorstellungen ; diese Last verteilt sich unter beide nach dem umgekehrten Verhältnisse ihrer Stärke.

Das ist der Begriff, welchen die Metaphysik an die Mathematik abliefert, und welchen die letztere so nehmen muss, wie er gegeben wird. Zum Behuf der Rechnung besitzt der Begriff eine vollkommen zulängliche Bestimmtheit. Will aber der Mathematiker nicht daran glauben, dass die Metaphysik ihm einen wahren Begriff, angemessen der Natur des menschlichen Geistes, darbiete : so steht ihm nun noch frei, den Begriff als eine Hypothese zu betrachten, ihn als solche der Rechnung zum Grunde zu legen; alsdann aber so weit im Kalkül fortzuschreiten, bis er auf solche Punkte trifft, wo sich die Erfahrung bestimmt genug vergleichen lässt, um über die Wahrheit oder Falschheit des Prinzips zu entscheiden.

Man begreift leicht, dass selbst ein verfehlter Versuch nicht [166] ein vergeblicher sein würde. Denn sobald die Erfahrung erst anfängt eine Theorie zu widerlegen , so beginnt sie auch hiermit schon , einen Wink zu geben, wie man eine bessere Theorie an die Stelle setzen soll. Der Fehler wird irgendeine Größe haben; aus mehreren solchen Fehlern werden Verbesserungen entstehen; und wo es darauf ankommt, aus Fehlern die Wahrheit zu finden, da sind die Mathematiker in ihrem Elemente. »

hierweiterund dann nachzeichnen bis Ende 122

[44] « *Die menschliche Seele ist kein Puppentheater; unsre Wünsche und Entschließungen sind keine Marionetten; kein Gaukler steht dahinter, sondern unser wahres eigenes Leben liegt in unserm Wollen, und dieses Leben hat seine Regel nicht außer sich, sondern in sich; es hat seine [142] eigne, rein geistige, keineswegs aus der Körperwelt entlehnte Regel; aber diese Regel ist in ihm gewiss und fest, und wegen dieser ihrer festen Bestimmtheit hat sie mit dem sonst ganz Fremdartigen, den Gesetzen des Stoßes und Drucks, immer noch mehr Ähnlichkeit, als mit den Wundern der vorgeblich unbegreiflichen Freiheit.* » (100).

donne les moyens. Il propose que ces moyens soient à trouver dans une science psychologique qui relie entre eux empirie, métaphysique et mathématique. Dans un deuxième temps, il prévient le lecteur de la complexité de cette démarche. Pour la saisir, il vaut mieux suivre ses développements dès le début que de piocher par-ci, par-là des passages ou commencer par la fin. Il se moque des malentendus qui, comme il le dit, sont l'ancien malheur de toute innovation … . Il reprend ces points au début de l'« Introduction » (cf. 185-190) en explicitant surtout les notions de méthode et du point de départ.De même, il assigne à chacun des trois composants, à savoir l'expérience, la métaphysique et les mathématiques, une tâche particulière. Il réfute clairement que la vérité change avec le point de vue, mais rappelle aussi clairement que les choses ne se présentent pas toujours sous le même jour. D'où l'importance de s'assurer de ses connaissances et de développer des moyens, donc des méthodes, pour en produire des nouvelles connaissances. Herbart insiste que les points de départ sont par principe les points de départ de connaissance. Il met en garde de vouloir chercher des origines ou de confondre l'expérience avec le savoir, car ces tentatives découragent la force d'investigation et détruisent ainsi la philosophie qui ne peut que dégager, par l'observation contrôlée, des principes de l'objet de recherche. S'il réclame alors effectivement d'entreprendre « une tentative nouvelle » (183), il n'est pas le premier qui déploie une rhétorique du radicalement neuf en matière de psychologie. En effet, Descartes commence son traité *Les Passions de l'âme* comme suit :

Première partie. Des passions en général : Et par occasion de toute la nature de l'homme

ART 1. Que ce qui est passion au regard d'un sujet, est toujours action à quelque autreégard.
Il n'y a rien en quoi paraisse mieux combien les sciences que nous avons desanciens sont défectueuses qu'en ce qu'ils ont écrit des Passions. Car bien que ce soitune matière dont la connaissance a toujours été fort recherchée ; et qu'elle ne semblepas être des plus difficiles, à cause que chacun les sentant en soi-même, on n'a pointbesoin d'emprunter d'ailleurs aucune observation pour en découvrir la nature : toutefois ce que les anciens en ont enseigné est si peu de chose, et pour la plupartsi peu croyable, que je ne puis avoir aucune espérance d'approcher de la vérité, qu'enm'éloignant des chemins qu'ils ont suivis. C'est pourquoi je serai obligé d'écrire ici en même façon, que si je traitais d'unematière que jamais personne avant moi n'eût touchée. Et pour commencer, jeconsidère que tout ce qui se fait, ou qui arrive de nouveau, est généralement appelépar les Philosophes une Passion au regard du sujet auquel il arrive, et une Action auregard de celui qui fait qu'il arrive. En sorte que bien que l'agent et le patient soientsouvent fort différents, l'Action et la Passion ne laissent pas d'être toujours une mêmechose, qui a ces deux noms, à raison des deux divers sujets auxquels on peutla rapporter.

Descartes propose alors de substituer à la séparation des passions et actions une distinction durapport permettant de reconnaître en toute passion le caractère foncièrement actif. Cette innovation est pour Herbart déjà acquise, si bien qu'il la présuppose tacitement dans ses écrits pédagogiques. Herbart déplace la notion de l'unité : si Descartes s'est préoccupé de la relation entre corps et âme pour arriver finalement à une troisième notion de base qu'est l'union des deux, Herbart se préoccupe de la question de la relation entre quelque chose et la représentation de cette chose qui passe par la conscience de soi-même. Pour ce faire, il propose une réception critique – ou plutôt, pour reprendre une expression qui lui est chère – sceptique des conceptions existantes[45] :

[45] Cf. saremarquesur le livre de Friedrich D. Schleiermacher (1768-1834), *Grundlinien einer Kritik der bisherigen Sittenlehre*, paru en 1803 (212). Zu Skepsis erg. & von Maigne 2005 nicht verstanden: höhere Skepsis

Le réel n'est à vrai dire nulle part, dans aucun point, l'objet immédiat de la connaissance ; on ne peut pas prendre en compte les fables que certains Écoles ont racontées. On doit découvrir et déterminer le réel par des conclusions et dans la mesure dans laquelle il se laisse trouver et déterminer.[46]

Ainsi, il explique par exemple la genèse du concept de « catégorie » par une sorte de subreption[47]. Il pose que, pour déterminer l'être, il faut déterminer les qualités d'un étant précis. Si on présuppose maintenant qu'un étant peut se transformer, on perd, en quelque sorte, la notion de l'être et on est obligé de déterminer les étants par une contradiction. C'est ainsi que, « au lieu de résoudrecettecontradiction, on a, de nos temps, déclaréque le concept de substanceseraitunecatégorie et on nous a assuréque, de toutefaçon, untelconceptreposedansnotre entendement »[48]. Les catégories sont ainsi devenues « le nouveau substrat unificateur » (25 ; cf. 221).

Venons-en maintenant aux différents rôles que Herbart attribue à chacun des moments dans le processus de la production du savoir. L'expérience – ou, comme nous pouvons dire dès maintenant, plutôtl'empirie, est et reste le premier moment. Elle fournit les données qui aliment de manière décisive, bien que pas exclusive, la spéculation métaphysique. Le troisième moment sert à articuler pensée et empirie ; à transformer le savoir spéculatif en savoir scientifique. Herbart affirme que les mathématiques parviennent à le faire en dégageant des lois qui règlent la réalité :

En psychologie, l'empirie est aussi le principe immédiat de connaissance; par contre, le moyen de la déduction est ici la métaphysique qui, à partir du concept du Je immédiatement donné par la conscience,examine les conditions nécessaires pour qu'uneessence disposant des représentations parvient à la représentation d'un Je.Ainsi, on découvre que les représentations originales doivent s'opposer sans s'anéantir et sans se confondre en un moyen terme, comme le confirme l'empirie. On découvre aussi ce concept déterminé qui sert à la suite comme fondement de la recherche, à savoir : l'inhibition qui survient à la suite de deux représentations et qui est pour eux tout à fait accidentelle, est une charge pour les deux qui ne peut pas être plus grande mais bien plus petite que la plus faible des deux représentations ; cette charge se répartit, en proportion inverse de leur force, sur les deux.

C'est ce concept que la métaphysique transmet aux mathématiques et qu'elles doivent prendre tel quel. Comme support de calcul, ce concept est parfaitement bien déterminé. Par contre, si le mathématicien ne veut pas admettre que la métaphysique puisse lui fournir un concept vrai, adéquate à la nature de l'esprit humain : ilest libre de prendre le concept comme hypothèse, de le prendre en tant que telle comme fondementdu calcul et de poursuivre jusqu'à ce qu'il rencontre des points qui permettent donc de le comparer à l'empirie avec une détermination suffisante pour décider de la vérité ou de la fausseté du principe[49].

---

[46] « *Das Reale ist schlechterdings nirgends, in keinem Punkte, unmittelbarer Gegenstand der Erkenntnis; es muss, ungeachtet alles dessen, was einige Schulen in ihrer Ratlosigkeit, von unmittelbarer Offenbarung oder Anschauung gefabelt haben, – lediglich durch Schlüsse insoweit gefunden und bestimmt werden, als es sich überhaupt finden und bestimmen lässt.* » (132)

[47] On m'asignaléquecetermeestpeuusité en français. Il esticiutilisédans le sens suivant: « B. − LOG. „Sophismequiconsiste à introduiredans le raisonnementunchangement de sens ouunpostulatdissimulé`` (Aur.-Weil. 1981). Le langage de la syllogistique (...) permettrait de glisserdans le discourssansque la subreption se décelâtd'elle-même, des relations de cause à effetnullementréduites à quelquechosecomme des relations de principe à conséquence (Hamelin, Élém. princ. représ., 1907, p. 269). » (https://www.cnrtl.fr/definition/subreption).

[48] « *Statt diesem Widerspruch abzuhelfen, hat man in unsern Zeiten den Begriff der Substanz zur Kategorie gestempelt und uns versichert, ein solcher Begriff läge nun einmal in unserm Verstande.* » (258)

[49] « *Mittelbar ist indessen die Erfahrung auch für die Psychologie das Erkenntnisprinzip; aber das Medium der Ableitung ist hier die Metaphysik, welche, vom Begriff des Ich, als dem durchs Bewusstsein unmittelbar Gegebenen ausgehend, die Bedingungen erforscht, unter denen allein ein vorstellendes Wesen zur Vorstellung Ich gelangen könne. Da findet sich denn, dass die ursprünglichen Vorstellungen entgegengesetzt sein müssen, ohne sich zu vernichten, und ohne in ein Mittleres zusammen zu laufen, wie die Erfahrung es bestätigt. Aber es findet sich nun auch der bestimmte Begriff, den man der weiteren Untersuchung zum Grunde legen muss, nämlich dieser: die unter zwei*

3. Vaincre l'effroi par les mathématiques

- Récapitulation de la problématique
- L'effroi de s'occuper des dimensions profondes de la vie
- Signification de la distinction claire entre statique et mécanique
- Savoir scientifique comme organisation de nos connaissances

Nous avons dit que Herbart a constaté que la philosophie se trouve dans une impasse. Son analyse le conduit à chercher du côté de la psychologie,car il préconise que cette impasse vient des fausses routes empruntées dans l'observation de la vie intérieure. À l'instar de Descartes, il propose de renouveler la recherche qui porte sur l'âme. De ce fait, je vais, dans cette section, utiliser bon nombre d'expressions techniques sur lesquels il faut revenir dans la discussion.

Donc, dans le chapitre « Regards sur l'histoire de la psychologie depuis Descartes », la sixième partie de l'introduction de *Psychologie comme science*, (cf. 212-231), il reconnaît pleinement les apports de Descartes et soulève quelques sujets de désaccord. Étonnement, il ne mentionne pas *Les Passions de l'âme*. Il se réfère auxéditions latines sans autre précision que les titres abrégés et convoque la fin du *Discours de la Méthode*, la quatrième méditation et la première partie des *Principes de Philosophie*[50] pour lesquelles il indique aussi les paragraphes. Il précise de « recourir aux représentations qui exercent toujours de l'influence et seulement en ce qu'elles apportent quelque chose à mon propos »[51]. Peut-on donc conclure que *Les passions de l'âme*était absent du débat de ces années ?

Après Descartes, il discute John Locke (1632-1704), Gottfried W. Leibniz (1646-1716) et le système de Christian Wolff (1679-1754) avant de terminer sur Kant.[52]

Après cet aperçu historique, l'auteur explicite le « plan et la structure de l'investigation à venir »[53] (cf. 231-234). Ces pages sont décisives pour comprendre à la fois sa pensée en générale et sa présente étude. Il rappelle les bases de sa propre philosophie et encourage le lecteur de suivre patiemment son cheminement. Pour ce faire, Herbart demande de laisser de côté les préjugés et de se concentrer d'un côté sur l'importance décisive du Je conscient de soi qui n'est pas suffisamment reconnue et, de l'autre, de se rendre compte de sa position à l'égard de la philosophie pratique. Une position claire en philosophie pratique est, à son avis, indispensable pour une recherche portant sur l'homme[54].

Vorstellungen entstehende, für beide ganz zufällige, Hemmung ist eine gemeinsame Last für beide, die nicht grösser, aber wohl kleiner sein kann, als die schwächste von beiden Vorstellungen; diese Last verteilt sich unter beide nach dem umgekehrten Verhältnisse ihrer Stärke. Das ist der Begriff, welchen die Metaphysik an die Mathematik abliefert, und welchen die letztere so nehmen muss, wie er gegeben wird. Zum Behuf der Rechnung besitzt der Begriff eine vollkommen zulängliche Bestimmtheit. Will aber der Mathematiker nicht daran glauben, dass die Metaphysik ihm einen wahren Begriff, angemessen der Natur des menschlichen Geistes, darbiete: so steht ihm nun noch frei, den Begriff als eine Hypothese zu betrachten, ihn als solche der Rechnung zum Grunde zu legen; alsdann aber so weit im Kalkül fortzuschreiten, bis er auf solche Punkte trifft, wo sich die Erfahrung bestimmt genug vergleichen lässt, um über die Wahrheit oder Falschheit des Prinzips zu entscheiden. » (115 – 117)

[50]hierweiterF schriftl. Ausarbeitung:mit den Buchausgaben vervollständigen

[51]« *[A]uf diejenigen Vorstellungsarten zurückzugehen, welche noch jetzt von Einfluss sind, und ich werde sie nur in so fem in Betracht ziehen, als dadurch für meinen jetzigen Zweck etwas gewonnen wird.* »

hierweiterhierweiter[52]Baldmöglichst ausfeilen

[53] « *Plan und Einteilung der bevorstehenden Untersuchung* »

[54]Hierweitervgl. infra : zuTugendlehrealsLehre v Menschen

Pourquoi est-il si difficile d'examiner l'homme ? Pourquoi tant de lapsus de recherche ? Herbart suppose que cette recherche est négligée, car « le mécanisme psychique nous effraie » et nous sommes alors tentés d'en « fermer les yeux ». Il compare ce phénomène avec la répugnance éprouvée lorsqu'il s'agit de voir les intestins du corps (cf. ibid., 232).
Or, la vie intérieure change sans cesse d'intensité et c'est ce flux qui effraye. Mais c'est justement sur ce flux que Herbart entend fonder la recherche afin de pouvoir traiter l'impasse constatée.Ce flux n'est qu'un jeu de forces.Herbart propose alors de l'envisager par la distinction entre statique et mécanique dont il explique la signification comme suit:

La sensation désagréable du dérangement vient de la violence par laquelle les représentations inconscientes et poussées au seuil du mécanisme, s'opposent aux représentations par lesquelles elles sont refoulées. Si elle est forte, elle implique immédiatement l'organisme et engendre ensuite l'affect d'effroi. Si ces représentations auraient le même effet auseuil statique : l'homme ne pourrait plus supporter son existence[55].

La distinction entre statique et mécanique de l'esprit permet donc une réflexion plus posée. Mais pourquoi un tel effroi ? Il résulte de plusieurs facteurs dont l'un est une conception de la raison et de l'entendement défaillante. En effet, Herbart affirme :

Comme les capacités de l'âme sont là, on doit s'en servir pour l'explication de ce qui se passe en nous. Pour autant, moins les concepts contiennent des déterminations précises des faits de ces capacités : plus difficile est l'explication. Les termes intermédiaires qui permettraient de les relier, manquent. En effet, des questions concernant la relation de cause à effet de ces capacités, des raisons de leur interaction et stimulation possible ou nécessaire mutuelles surgissent, auxquelles on ne peut pas répondre. Chacune de ces questions, en ce qu'elles aboutissent à l'aveu d'ignorance, produit l'apparence d'un abîme sombre et insurmontable entre les différentes capacitésde l'âme qui se présentent comme des îlots dans une mer insondable et non navigable. Il n'est donc pas étonnant si on se fatigue finalement et ne s'occupe plus de l'interaction des capacités de l'âme, mais se plait de décrire de long en large tout ce qui les sépare par des différences considérables. Et ici, on a pu effectivement faire des choses considérables[56]. Il semble que les capacités de l'âme se trouvent dans unvéritable*bellum omnium contra omnes*.
L'imagination, livrée à elle-même, crée des fantômes, mais les sens les chassent; néanmoins, de temps à autre, ils succombent à ses charmes, si bien que l'on arrive à voir des fantômes avec les yeux. Une mémoire forte se trouve jointe à un entendement faible et vice versa; la formation de l'un défavorise l'autre. L'entendement se comporte encore moins paisible avec les sens; il découvre leur erreur, il démontre que le soleil est immobile et que les rames sont droites même dans l'eau; il voit des lois simples là où les sens n'avaient vu que désordre. L'entendement et l'imagination ne s'entendent pas mieux; il la tient pour stupide et capricieuse, elle le tient pour peu utile et sec. La force du jugement s'estime supérieure aux deux ;elle prône que l'entendement ne saurait que la règle tandis qu'elle seule reconnaitrait en détail cequi est juste et vrai. Apparaît, enfin, la raison; elle s'élève vers le suprasensible, vers l'infini, vers la vérité au sens propre, tandis que les autres facultés rampent sur le sol du monde de l'apparence. Dans ces conflits, le sentiment et le désir ne restent pas non plus inoccupés. Le sentiment clame finalement la dernière décision sur la vérité, il s'exprime tantôt en faveur, tantôt contre

---

[55] « *Das unangenehme Gefühl der Störung, welches, wenn es heftig ist, im ersten Augenblicke gleich den Organismus in Mitleidenschaft zieht, und dann den Affekt des Schrecks erzeugt, – rührt her von der Gewalt, womit die zur mechanischen Schwelle getriebenen Vorstellungen, deren man sich nicht bewusst ist, sich denen widersetzen, durch welche sie verdrängt werden. Wirkten die Vorstellungen auf der statischen Schwelle ebenso wie die auf der mechanischen: so würde der Mensch sein Dasein nicht aushalten können.* » (354)hierweiter:
-Erklärung statisch - mechanisch erweitern;
- rech Beziehung zu Freud.

[56] Une lectrice attentive note à cet endroit : « Je relève, me semble-t-il une contradiction car il est dit que c'est insondable et navigable puis ensuite des choses considérables, si oui lesquelles ? » je suis contente de cette remarque, car elle atteste que l'ironie de Herbart est perceptible, faut juste la reconnaître en tant que telle. Il n'y a donc pas de contradiction logique, mais une reprise sur un ton moqueur.

l'entendementqui, de son côté, se protège vertement contre l'influencedu sentiment dans ses investigations.Les désirs se servent de l'entendement là où celaleur est utile, mais lui reprochent ses arts inutiles, ses *difficiles nugas*. L'entendement ne veut pas se laisser perturber par eux, encore moins se laisser aveugler ou leur céder, mais même la raison arrive à peine à les renvoyer et à freiner la ratiocination des passions. La faculté de jugement esthétique se bat avec la volupté et défend de temps à autre l'imagination contre l'entendement. Mais la raison a l'habitude de lui contredire, et de recaler autant le beau que le laid au rang des simples apparitions. – Notre propre Je est le champ de bataille de tous ces conflits ! Oui, il est lui-même l'ensemble de tous ces partis en conflit !

Peut-on le croire sérieusement ? – Et pourtant, tout ce qui a été dit s'appuie sur des faits connus. Reste la question si nous pouvons, à partir des faits, conclure sur une véritable pluralité des forces qui consistent et agissent avec une présence persévérante en nous et tantôt s'entraident, tantôt se combattent ? Si on veut continuer opiniâtrement de s'opposer à la fluidité essentielle des états d'âme et octroyer une conception des formes dures et inflexibles, bien que les faits disent le contraire ? A notre connaissance, la nouvelle psychologie et même la plus récente ne fait rien d'autre que de forger des nouvellesdifférences encore plus grandes et accentues parmi ces soi-disant capacités de l'âme. – Pour autant, nos philosophes commencent déjà à s'excuser et prétendent qu'ils parlent par besoin et devoir des capacités de l'âme ; ils ne veulent pas assumer qu'ils procèdent effectivement à ces séparation ; ils vénèrent l'unité inconnue de toutes ces capacités. Ainsi, ils n'ont certes rien gagné pour une véritable connaissance de l'âme et la véritable physique de l'esprit pourrait bien encore se faire attendre à côté de la fausse doctrine moderne de liberté, mais il y a des signes annonciateurs que les anciens dieux ne peuvent plus exister longtemps et que les oracles vont bientôt se taire. Car, de fait, ce qui empêche une amélioration de la psychologie, ce n'est pas tant de mauvaise volontéou préjugé enraciné, mais c'est une maladresse et un manque de connaissance des possibilitésd'une conception meilleuredes faits. Nos philosophes ne sont pas des mathématiciens, c'est pourquoi ils ne connaissent pas la souplesse avec laquelle les concepts s'accordent au flux; bien au contraire, ils ont l'habitude de penser à quelque chose d'assez rigide, inflexible et mort ; - sur ce point, on ne peut que déplorer leur ignorance.[57]

---

[57] « *Nachdem einmal die Seelenvermögen da sind, sollen sie auch gebraucht werden zur Erklärung dessen was in uns vorgeht. Aber je weniger von den näheren Bestimmungen der Tatsachen in den Begriffen jener Vermögen enthalten ist: desto schlechter gelingt die Erklärung. Es fehlen die Mittelglieder zur Verknüpfung. Es entstehen unbeantwortliche Fragen über das Kausalverhältnis der Seelenvermögen untereinander, wodurch sie beim Zusammenwirken eins in das andere eingreifen, und sich gegenseitig zur Wirksamkeit auffordern, oder veranlassen, oder nötigen. Jede solche Frage, in[23]dem sie mit einem Geständnis der Unwissenheit endigt, bringt den Schein hervor, als liege eine dunkle, unübersteigliche Kluft zwischen den Seelenvermögen, die nun gleich Inseln aus einem unergründlichen und unfahrbaren Meere herausragen. Was Wunder, wenn man es endlich müde wird, um das Zusammenwirken der Seelenvermögen sich zu bekümmern; wenn man vielmehr sich darin gefällt, die weite Trennung derselben durch recht große Unterschiede des einen Vermögens vom andern, deutlich zu beschreiben? Und hierin hat man es in der Tat weit gebracht. Die Seelenvermögen scheinen in einem wahren bellumomnium contra omnes begriffen zu sein.*

Die Einbildungskraft sich selbst überlassen, erschafft Phantome; aber die Sinne verscheuchen sie; doch manchmal auch lassen sie sich von jener betören, so dass wohl gar Gespenster mit Augen gesehen werden. Starkes Gedächtnis findet sich bei schwachem Verstande, und umgekehrt; die Ausbildung des einen lässt Nachteil besorgen für das andere. Noch weniger Friede hält der Verstand mit den Sinnen; er entdeckt ihren Trug, er zeigt, dass die Sonne still steht, und das Ruder auch im Wasser gerade ist; er erblickt einfache Gesetze, wo die Sinne lauter Unordnung sahen. Nicht besser vertragen sich Verstand und Einbildungskraft; er findet sie töricht und flatterhaft, sie ihn unbehilflich und trocken. Besser als beide dünkt sich die Urteilskraft; der Verstand wusste nur die Regel, sie erst erkennt das Rechte und Wahre mit Bestimmtheit im Einzelnen. Aber die Vernunft erscheint; sie schwingt sich auf zum Übersinnlichen, Unendlichen, zur eigentlichen Wahrheit, während alle jene auf dem Boden der Erscheinungswelt kriechen. Bei diesen Streitigkeiten bleiben Gefühl und Begehrungsvermögen nicht müßig. Die letzte Entscheidung über Wahrheit und Irrtum behauptet am Ende das Gefühl; insbesondere spricht es bald für, bald wider den Verstand; der doch seinerseits gegen die Einmischungen des Gefühls in seine Untersuchungen sich nachdrücklich ver[24]wahrt. Die Begierden bedienen sich des Verstandes, wo er ihnen nützlich sein kann, aber sie verweisen ihm seine difficilesnugas, seine brotlosen Künste. Er will von ihnen nicht gestört, am wenigsten verblendet sein; doch er muss weichen oder ihnen, da sogar die Vernunft sich ihrer kaum erwehren, und das Vernünfteln der Leidenschaften <2oo> nicht verhindern kann. Die ästhetische Urteilskraft kämpft wider die Sinnenlust; und sie verteidigt zuweilen die Einbildungskraft wider den Verstand. Aber die Vernunft pflegt ihr zu widersprechen, und das Schöne mit dem Hässlichen in den Rang bloßer Erscheinungen zurückzustellen. – Unser eignes Ich ist der Kampfplatz für alle diese Streitigkeiten! Ja es ist selbst die Gesamtheit aller dieser streitenden Parteien! Die Frage ist bloß, ob eine wirkliche Vielheit von Kräften, die mit einem beharrlichen Dasein in uns bestehen und wirken, und einander bald helfen, bald anfeinden, aus den Tatsachen solle geschlossen werden?

Wird man dieses im Ernste glauben? – Und doch stützt sich alles zuvor Gesagte auf bekannte Tatsachen. Ob man immer fortfahren wolle, dem augenscheinlich flüssigen Wesen aller Gemütszustände Trotz zu bieten: und, je mehr dieselben jeder Auffassung in harten und starren Formen widerstreben, desto hartnäckiger und eifriger ihnen dergleichen aufzudrängen? Unseres Wissens hat die bisherige, auch die

Unefois ce diagnostic établi, il faudrait chercher des remèdes. Pour autant, une rhétorique des concepts moralisateurs ne saurait pas aider, car ens'appuyant sur unsentiment de bien, elle risque de supprimer le courage indispensable pour pouvoir se maitriser[58]. Or, la maîtrise de soi est, selon l'auteur, le fondement de la de pensée spéculative (cf. ibid., 113).Comme l'intensité des sentiments monte et descende sans cesse, Herbart propose alors que l'on pourrait les retranscrire en formules mathématiques. Ainsi, on crée une distance qui permet d'approcher ces flux et de les étudier enfin de manière sérieuse :

Rien ne m'empêche de le dire ouvertement que la mathématique dévoile ici une ignorance sans bornes qui caractérise la psychologie jusqu'à aujourd'hui. Même les représentations temporelles et spatiales ne trouvent ici, et justement pas dans des prétendues formes de base de la sensation, leur place et leur origine.[59]

Dans le discours d'avril 1822, Herbart consacre une longue note à Fichte, expliquant comment il a trouvé cette base, selon lui entièrement novatrice, de la psychologie :

(1) S. 96. 'Une entreprise dont j'avais trouvé le germe dans l'École fichtéenne'[60].
Il ne faut pas conclure de ces mots que Fichte lui-même aurait conçu cette pensée de regarder la psychologie comme une partie des mathématiques appliquées. Comme il défendait à bras le corps la liberté transcendantal, il a été en réalité très loin. Cependant, Fichte m'a enseigné principalement par ses erreurs[61], ce qu'il pouvait du fait qu'il excellait dans l'ambition d'exactitude dans la recherche. Ainsi motivé, un professeur de philosophie est toujours utile à ses étudiants ; sans exactitude, l'enseignement philosophique ne forme que des fantaisistes et des imbéciles.
Comme on sait, Fichte a choisi le Je comme objet de ses recherches ; ou bien, autrement dit, il a cherché les conditions de la conscience de soi. De cette manière, il a enrichi la philosophie d'un problème auparavant inconnu, car la conscience de soi n'a pas été suffisamment prise en compte ; et Kant, qui a déclaré que la représentation du Je est très pauvre et vide de contenu, en a, à part de ce faux énoncé, définitivement détourné l'attention. Fichte s'est toujours de nouveau tourné vers cet objet sans pour autant arriver au bout. Mais je pouvais alors comprendre de lui qu'il doit se cacher ici un trésor aussi riche que profonde et qui ne s'ouvre que par les plus grands efforts. –La première chose qui s'est dévoilé à moi, c'est que l'ipséité n'est pas du tout quelque chose de primitif et d'indépendant, mais qu'elle est nécessairement ce qui est le plus dépendant et conditionné que l'on puisse penseret par cela, il a été évidentque les opinions de Fichte sont la contrepartie la plus parfaite de la vérité ; un miroir avertissant et instructif pour tous ceux qui savent s'en servir. Deuxièmement,

---

neuere und neueste, Psychologie, durchaus nichts anderes geleistet, als immer neue, vergrößerte, schärfer gezeichnete Spaltungen und Gegensätze unter den vermeinten Seelenkräften. – Jedoch, unsere Philosophen fangen schon an sich zu entschuldigen, wenn sie aus Not, wie sie meinen, und weil man sich doch müsse ausdrücken können, von Seelenvermögen reden; sie wollen es schon nicht Wort haben, dass sie wirklich und im Ernste jene Trennungen vorgenommen hätten; sie verehren die unbekannte Einheit aller jener Vermögen. Damit haben sie nun zwar an wirklicher Kenntnis der Seele noch nichts gewonnen, und die eigentliche [25] Physik des Geistes mag wohl so bald noch nicht neben der falschen Freiheitlehre der neuen Zeit aufkommen können; doch sind die Zeichen vorhanden, dass die alten Götter nicht mehr lange bestehen, und dass ihre Orakel bald verstummen werden. Denn in der Tat ist es, beim Lichte besehen, nicht so sehr übler Wille, noch unbeugsames Vorurteil, sondern es ist Ungeschick, und Mangel an Kenntnis der Möglichkeit einer besseren Auffassung der Tatsachen, was der besseren Psychologie im Wege steht. Unsere Philosophen sind nicht Mathematiker; darum kennen sie nicht die Geschmeidigkeit, womit die mathematischen Begriffe sich dem Fließenden anpassen; vielmehr pflegen sie sich bei den mathematischen Formeln etwas recht Steifes, Starres und Totes zu denken; – in diesem Punkte aber kann man ihre Unwissenheit lediglich bedauern. » (199)

[58]Hierweitervgl. supra : Zur AnmzurTugendlehre : in enger Anlehnung an HerbartsDarstellung, sonstmissverständlich – keineleeremoralisirendeRhetorik !!!

[59] « *Nichts hindert mich, es unverhohlen zu sagen, dass hier die Mathematik eine grenzenlose Unwissenheit aufdeckt, in welcher sich die Psychologie bisher befunden hat. Sogar das räumliche und zeitliche Vorstellen hat hier, nicht aber in vermeinten Grundformen der Sinnlichkeit, seinen Sitz und Ursprung.* » (103)

[60]Renvoi au passage de sondiscours.

[61]Evtl. hier Ferry einflechten(Dossier J. F. Herbart 316-319) ? oder hier kurz&einigeAspekte, dennehörtzurKritik des Anthropozän ; vgl. untenNotiz in Conc.

j'ai constaté que les représentations originales du Je d'une essence intelligente si jamais elles parviennent à la formation d'une conscience de soi (comme elles ne peuvent pas renfermer le Je comme quelque chose d'accompli) soit toutes, ou bien pour le moins partiellement, s'opposent mutuellement, et par la suite de cette opposition doivent s'empêcher mutuellement ; ainsi que ceux qui sont empêchés ne se perdent pas, mais persistent dans leurs efforts et retournent à l'état de représentation réelle d'elles-mêmes dès que, par une raison ou une autre,l'inhibition perd son efficacité, soit entièrement soit pour le moins partiellement. On peut et on doit calculer cetteinhibition et de ce fait, il a été évident que la psychologie a besoin d'un fondement autant mathématique que métaphysique[62].

4. hierweiterausarbeiten : die Punkte der « Conclusion » aufgreifen

Présenter une thématique de l'œuvre herbartienne est toujours une entreprise délicate, tellement sa pensée est complexe. Au moment même où il énonce quelque chose, il a déjà l'impression d'avoir été trop affirmatif, il recule, amène des nuances, s'explique et se justifie. On ne peut en aucun cas dire, comme le soutient MaignehierweiterZitat&Ref.Bien au contraire, l'injonction d'un scepticise supérieure garantit, en quelque sorte, que la connaissance ne se transforme jamais en savoir stérile, que l'apprentissage des connaissances, savoirs et savoir-faires indispensables à chaque activité, devient un pur automatisme.
Cependant, il y a des points qu'il reprend régulièrement, autant dans ses textes publiés que dans sa correspondance.Ainsi, toute « connaissance », tout « savoir » humain est et reste toujours une connaissance approfondie de sa propre conscience. Par conséquent, l'organisation de nos savoirs est et reste toujours l'organisation de nos connaissances.
Maintenant, ne pouvons-nous pas dire que Herbart s'est trompé complètement ? N'avons-nous pas changé de fond en comble la réalité si bien que l'on entend des voix qu'il faut un transhumanisme, voire même que l'homme est devenu superflu jusqu'à en devenirunfardeau pour la planète ? Ces chants de cygne reposent, dans une perspective herbartienne, sur des graves erreurs. En tout premier, l'application des connaissances devrait, elle aussi, se soumettre au processus réflexif. Tout comme il faut veiller à ce que l'on n'accepte pas de

---

[62] « *(1) S. 96. ‚Ein Unternehmen, dessen Keim ich in der fichteschen Schule fand.'*
Diese Worte sollen nicht so ausgelegt werden, als ob Fichte [152] selbst den Gedanken gefasst hätte, Psychologie als einen Teil der angewandten Mathematik zu betrachten. Davon war er, ein so entschiedener Verfechter der transzendentalen Freiheit, gewiss weit entfernt. Aber Fichte hat mich hauptsächlich durch seine Irrtümer belehrt; und das vermochte er, weil er im vorzüglichen Grade das Streben nach Genauigkeit in der Untersuchung besaß. Mit diesem Streben, und durch dasselbe, wird jeder Lehrer der Philosophie seinen Schülern nützlich werden; ohne Genauigkeit bildet der Unterricht in der Philosophie nur Phantasten und Toren.
Fichte machte bekanntlich das Ich zum Gegenstand seiner Forschung; <108> oder mit andern Worten, er suchte nach den Bedingungen des Selbstbewusstseins. Hierdurch bereicherte er die Philosophie mit einem bis dahin unbekannten Problem ; denn dasselbe war früherhin sehr wenig beachtet worden ; und Kant, der die Vorstellung Ich für ganz arm und leer an Inhalt erklärte, hatte durch diese falsche Behauptung vollends die Aufmerksamkeit davon abgewendet. Von Fichte, der sich immer von neuem mit diesem Gegenstande beschäftigte, und doch nie damit fertig wurde, lernte ich einsehen, dass hier eine ebenso reiche als tiefe Fundgrube verborgen liegen müsse, die aber nur den größten Anstrengungen sich öffnen könne. – Das Erste, was sich mir enthüllte, war dies, dass die Ichheit schlechterdings nichts Primitives und Selbstständiges, sondern das Abhängigste und Bedingteste sein müsse, was sich nur irgend denken lasse; und hiermit lag es am Tage, dass Fichtes Meinungen das vollkommenste Widerspiel der Wahrheit sind; ein lehrreicher Warnungsspiegel für die, welche ihn zu benutzen wissen. Das Zweite, was ich fand, war: dass die ursprünglichen Vorstellungen eines intelligenten Wesens, wenn sie jemals bis zum Selbstbewusstsein sollen ausgebildet werden (da sie, wie soeben gesagt, das Ich nicht als ein Fertiges in sich schließen können), entweder alle, oder doch teilweise einander entgegengesetzt sein, und in Folge dieses Gegensatzes einander hemmen müssen ; so, dass die Gehemmten nicht verloren gehen, sondern als Strebungen fortdauern, welche in den Zustand des wirklichen Vorstellens von selbst zurückkehren, sobald aus irgendeinem Grunde die Hemmung entweder ganz oder doch zum Teil unwirksam wird. Diese Hemmung nun konnte und musste berechnet werden ; und hiermit war es klar, [153] dass die Psychologie eines mathematischen sowohl als eines metaphysischen Fundaments bedürfe. » (107-108)

préjugés de tout bord[63], il faut aussi s garder d'une application irréflechie de ce que l'on sait. Deuxièmement, il y a le risque de se laisser impressionner par des perceptions. Et finalement,on doit éviter de se laisser enthousiasmer par des doctrines ou explications dépourvue de clarté, un thème qui est tout particulièrement cher à Herbart. Beitrag IHG 2022 – evtl. Ferry / BaeumleralsBsp(Dossier JFH 3106-319 ? Oder einflechten bi BemzuFichtesPäd.

Chacun doit examiner, à partir de ses propres ressources, la réalité qui l'entoure et s'entraîner sur cette voie,non seulement le chercheurprofessionnel. Herbart soutient en effet que l'être humainentretient par sa propre intimité, une relation avec son entourage. C'est de l'entourage qu'il reçoit les stimuli de base pour fabriquer les connaissances qui enrichissent à rebours ses capacités dans le traitement de ces stimuli. Tout comme l'animal guidé par ses prorpes régulations non réflexives, l'homme peut s'approcher de la réalité sans crainte ; il n'a pas besoin à réorganiser le monde, car de toute façon, l'organisation ne peut concerner que l'organisation de ses connaissances. Vu ainsi, la connaissance des règles de fonctionnement de notre psychisme est effectivement une clé pour réussir le projet de vie.

Hierweiterunterbringen :

« Si, dans les phénomènes naturels, le réel qui les fond se découvrait de manière immédiate ; s'il était seulement couvert, mais pas masqué : ainsi, on pourrait, comme chez le bourgeon d'une fleur dans lequel se cache déjà la capsule de semence, enlever doucement un voile après l'autre, et le réel, ainsi successivement dévêtu se présenterait finalement nu à nos yeux. La philosophie de la nature procéderait exclusivement par la voie analytique ; elle n'aurait pas de partie synthétique ; et surtout on n'aurait pas besoin d'une partie synthétique qui précéderait à l'analyse. Si ce serait possible, on l'aurait déjà mise en place ; car l'esprit de la procédure analytique de nos naturalistes est d'un très haut niveau. Son impossibilité vient des facteurs psychologiques, profondément liés à l'origine et à la formation de la connaissance humaine. Le réel n'est à vrai dire nulle part, dans aucun point[64], l'objet immédiat de la connaissance ; on ne peut pas prendre en compte les fables que certains Écoles ont raconté. On doit trouver et déterminer le réel par des conclusions et dans la mesure dans laquelle il se laisse découvrir et déterminer. Ses conclusions doivent aboutir à une présentation de la matière non pas comme une chose réelle, mais en tant que phénomène et doivent développer conjointement les déterminations fondamentales de la matière en général et de ses principales espèces. Le succès d'une telle présentation, ou pour le moins un résultat qui n'est pas complètement défaillant, est la condition pour pouvoir parler de manière sensée de philosophie de la nature. Supposons que, tout au long du chemin de cette spéculation, on n'aurait pas commis de faute et la recherche aurait été menée avec la détermination scientifique exigée : on pourrait maintenant, puisqu'il y aura sûrement des concepts de grandeur dans la construction, nouer toute de suite les recherches mathématiques aux recherches métaphysiques ; et on pourrait concevoir de cette manière la reconnaissance a priori d'une possible nature de laquelle notre monde phénoménal n'est qu'une petite partie. – Pour autant, on n'espère pas à une telle démarche large et heureuse. Plus le chemin est long, plus élevé est le risque de l'erreur. C'est pourquoi l'on doit, dès que possible, aller à l'encontre de la spéculation par la voie empirique. Ce n'est pas que l'empirie puisse entériner immédiatement l'opinion qu'un réel serait de fait ainsi comme le dit la métaphysique ; - ce qui est impossible, car dans l'empirie, le réel n'est pas donné, mais seulement tracé, c'est-à-dire comme supplément nécessaire sans lequel l'empirie serait inconcevable. Mais dès que la spéculation commence à ordonner comment certains phénomènes doivent être, car ils surgissent du réel :

---

[63]Hierweiterausführen Commencer avec une entrée (tu veux dire une perception , une hypothèse ?) , et ne pas oublier les deux autres bras**(ce sont lesquels, il faut les citer car tu en as parler déjà beaucoup plus haut mais le lecteur a besoin de les réentendre pour se les approprier, s'en souvenir et aussi par clarté du propos)** de l'acquisition de savoir.

[64]HierweiterRefNicolausCusanus

on pourrait alors tout de suite interroger l'empirie si ces phénomènes sont vraiment dans le monde de nos sens et cela exactement comme on l'avait envisagé. Si on découvre maintenant des similités dans ledécalage : on va reprendre et ajuster la recherche antérieure aussi longtemps que nécessaire ; c'est-à-dire jusqu'à ce que l'on ait atteint une congruence parfaite. Un tel travail ne demande pas seulement une spéculation synthétique provenant de la métaphysique, mais aussi l'analyse de l'empirie. Posons que l'on a déjà acquis une compétence dans ce domaine : ainsi, on pourra, comme les déterminations les plus générales sont déjà connues par la synthèse, en expliquer une grande pluralité de phénomènes ; d'autant plus facilement, comme si on aurait dû les trouver tous de manière a priori. On n'a même pas besoin de rappeler au connaisseur qu'à ce point, la métaphysique doit s'entreposer entre l'empirie e les mathématiques afin de garantir la détermination des comparaisons.
On pourrait indiquer suffisamment la relation entre la synthèse et l'analyse dans la philosophie de la nature, si on pouvait préconiser que les deux soient effectuées par la même personne. Néanmoins, le métaphysicien entraîné et l'expérimentateur entraîné doivent être pensés comme deux personnes distinctes et qui plus est, le mathématicien entraîné serait entre les deux[65].

---

[65]*« Wenn sich in den Naturerscheinungen das ihnen zum Grunde liegende Reale unmittelbar finden ließe ; wenn es darin bloß verhüllt, und nicht verlarvt wäre : so [10] würde man, wie bei der Blumenknospe, in welcher schon die Samenkapsel versteckt liegt, eine Hülle nach der andern vorsichtig hinweg nehmen, und das allmählich entkleidete Reale würde endlich nackt vor unseren Augen dastehen. Die Naturphilosophie wäre alsdann ganz analytisch ;sie hätte keinen synthetischen Teil ; am wenigsten brauchte ein solcher dem analytischen voranzutreten. Könnte es so sein, so wäre es gewiss schon längst so; denn der Geist des analytischen Verfahrens ist bei unseren Naturforschern im hohen Grade ausgebildet. Dass es nicht so sein kann, hat psychologische Gründe, die mit dem Ursprunge und dem Bildungsgange der menschlichen Erkenntnis innig zusammenhängen. Das Reale ist schlechterdings nirgends, in keinem Punkte, unmittelbarer Gegenstand der Erkenntnis ; es muss, ungeachtet alles dessen, was einige Schulen in ihrer Ratlosigkeit, von unmittelbarer Offenbarung oder Anschauung gefabelt haben, – lediglich durch Schlüsse insoweit gefunden und bestimmt werden, als es sich überhaupt finden und bestimmen lässt. [11] Diese nämlichen Schlüsse müssen nun in ihrem Fortgange dahin gelangen, die Möglichkeit der Materie, nicht als eines wirklichen Dinges, sondern als Erscheinung, darzutun; und zugleich die mannigfaltigen Grundbestimmungen, sowohl der Materie im Allgemeinen, als ihrer Hauptarten, zu entwickeln. Nur unter der Voraussetzung, dass dies gelungen, wenigstens nicht ganz und nicht in den Grundzügen verfehlt sei, lohnt es sich überhaupt, von Naturphilosophie zu reden. Gesetzt, auf dem ganzen Wege der Spekulation bis hierher, sei gar kein Fehler gemacht worden, auch besitze die Untersuchung in jedem Punkte die gebührende wissenschaftliche Bestimmtheit: so können nun, da in der Konstruktion der Materie gewiss Größen-Begriffe vorkommen müssen, sogleich mathematische Untersuchungen an die metaphysischen geknüpft werden; und es lässt sich denken, dass auf solche Weise eine mögliche Natur a priori erkannt werde, von der unsere wirkliche irdische Erscheinungswelt ein kleiner Teil ist. – Allein, ein so weiter, glücklicher Fortgang ist nicht zu hoffen. Je weiter der Weg, desto größer die [12] Gefahr des Irrtums. Daher muss man, sobald es irgend geschehen kann, von der Erfahrung her der Spekulation entgegen kommen. Nicht als ob die Erfahrung unmittelbar bekräftigen sollte, irgend ein Reales sei wirklich so, wie die Metaphysik sage; – das kann nicht geschehen, weil in der Erfahrung das Reale nicht gegeben, <133> sondern nur angedeutet wird, nämlich als eine notwendige Ergänzung, ohne welche die Erfahrung sich nicht würde denken lassen. Aber sobald die Spekulation anfängt anzugeben, wie gewisse Erscheinungen darum, weil sie aus dem Realen entspringen, beschaffen sein müssen: also gleich kann man die Erfahrung fragen, ob diese Erscheinungen in unserer Sinnenwelt vorkommen, und zwar genau so, wie man geglaubt hatte es vorauszusehen. Findet sich nun Ähnlichkeit der Abweichung: so wird man die frühere Untersuchung so lange prüfen und berichtigen, bis vollkommene Kongruenz vorhanden ist. Diese Arbeit erfordert nun nicht bloß synthetische, von der Metaphysik ausgehende [13] Spekulation, sondern auch Analysis der Erfahrung. Gesetzt, man habe es darin zur Fertigkeit gebracht: so wird man, nachdem die allgemeinsten Bestimmungen schon durch Synthesis bekannt sind, hierauf eine große Mannigfaltigkeit von Erscheinungen zurückführen können; weit leichter, als wenn man dieselben alle hätte a priori finden sollen. Dass hier überall die Mathematik zwischen Erfahrung und Metaphysik in die Mitte treten müsse, weil sonst gar keine bestimmte Vergleichung beider möglich sein würde, bedarf für den Kundigen kaum der Erinnerung.*
Das Bisherige würde das Verhältnis zwischen Synthesis und Analysis in der Naturphilosophie zureichend angeben,wenn man annehmen dürfte, beide würden von einer einzigen Person vollzogen. Allein der geübte Metaphysiker und der geübte Experimentator müssen wohl als zwei verschiedene Personen gedacht werden ;und überdies der geübte Mathematiker als ein dritter zwischen beiden. » (132-133)

Indicationsbibliographiques

Baeumler, Alfred (1922), *Hegels Aesthetik Unter einheitlichen Gesichtspunkten ausgewählt, eingeleitet und mit verbindenden Texten versehen*, München, Beck.
Bayer, Raymond (éd.) (1937), *Travaux du IXecongrès international de philosophie : congrès Descartes*, Paris, Hermann.
Bazinek, Leonore (2022), « La conception de l'enseignant dans le *Manuel d'introduction à la philosophie* de Johann Friedrich Herbart » :https://eriac.hypotheses.org/1969.
Bazinek, Leonore (2020) « Peter Petersen und die Kritik der Psychologie Herbarts », Bolle Rainer / Grundig de Vasquez, Katja (Hgg.), *Herbart und der Herbartianismus in Jena*, Gera, 103-207.
hierweiterLumi VORTRAG, nicht online, habe ihn evtl ; nicht mehr, dann konf angeben in FN
Bazinek, Leonore (2014a), « À la découverte du sens historique. Alfred Baeumler et la Nouvelle vision du monde », Texto ! Textes & Cultures, Volume XIX, 1, http://www.revue-texto.net/docannexe/file/3437/texto_bazinek.pdf.
Bazinek, Leonore (2014b), « Die Politische Pädagogik Alfred Baeumlers. Legitime Weiterentwicklung Herbartscher Impulse oder Usurpation », Coriand, Rotraud / Schotte, Alexandra (éd.), *„Einheimische Begriffe" und Disziplinentwicklung*, Jena, 79-95.
Bazinek, Leonore (2019), « Alfred Baeumler et le paradigme de la "Nouvelle Vision du monde" » :
https://hal-normandie-univ.archives-ouvertes.fr/hal-02140177/document
Bazinek, Leonore (1988), « Sein undZeit - Die Paragraphen 45-66 »
https://www.academia.edu/34995372/Sein_und_Zeit_Die_Paragraphen_45_66.
Descrtes, René *Les Passions de l'âme*, éd. Rodis-Lewis Link
Cassirer, Ernst (ECW) Hamburg, Meiner, 1998-2009.
CNRTL, https://www.cnrtl.fr/.
Eucken, Rudolf(1915), *Die Träger des deutschen Idealismus*, Berlin, Ullstein.
Eucken Rudolf (1919), *Deutsche Freiheit. Ein Weckruf*, Leipzig, Quelle & Meyer.[66]
Faye, Emmanuel (2005), *Heidegger, L'introduction du nazisme dans la philosophie. Autour des séminairesinédits de 1933-1935*, Paris, Albin Michel.
Ferry, Luc (1990) *Homo Aestheticus*, Paris, Grasset.
Herbart, J. F. (SW),*Sämtliche Werke in chronologischer Reihenfolge*, hg. v. Karl Kehrbach und Otto Flügel, Nachdruck der Ausgabe Langensalza 1919, Aalen 1989[67].
Lambrichs, Louise, « HERBART JOHANN FRIEDRICH - (1776-1841) », *EncyclopædiaUniversalis* [en ligne], consulté le 16 novembre 2022. http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/johann-friedrich-herbart/.
Maigne, Carole (2005), *J. F. Herbart. Les points principaux de la métaphysique*, Paris, Vrin.
Michon, Pascal (2007), *Les Rythmes du politique. Démocratie et capitalisme mondialisé*, Paris, Les Prairies ordinaires.
Michon, Pascal (2005), *Rythmes, pouvoir, mondialisation*, Paris, PUF.
PhilPapers, https://philpapers.org/
Sieg, Ulrich (2013), *Geist und Gewalt : deutsche Philosophen zwischen Kaiserreich und Nationalsozialismus*, München, Hanser.
Sieg, Ulrich (2004), « Hermann Cohen : de la psychologie des peuples au néo-kantisme », Trautmann-Waller (éd.), 165-182.
MoynahanGregory B.(2013), *Ernst Cassirer andthe Critical Science of Germany, 1899-1919*, Cambridge, Anthem Press.
Träger, Franz (1982), *Herbarts realistisches Denken*, Würzburg, Königshausen & Neumann.
Trautmann-Waller, Céline (éd.) (2004), *Quand Berlin pensait les peuples*, Paris, CNRS.
https://books.openedition.org/editionscnrs/2190

nichtvergessen :

[66] Ces deux livres figurent parmi les nombreux documents sur et de Eucken qui sont accessible en ligne.
[67] La plupart des volumes est online disponible sur wikisource. Les volumes 16 à 19 comportent la correspondance.

Rein Wilhelm (1924), *Marx oder Herbart ?*, Langensalza, Beyer&Söhne.
https://www.deutsche-digitale-bibliothek.de/item/NNAQTEKKUYZQIIEPJVYIYHFIOC7TECLJ[68]

[68]DownladennurSeitefürSeitemgl

Tagungsrest Neo

Désoléle, les copains… .Réflexionsmêléesautourd'uncolloque à l'ère du temps.

Leonore BAZINEK
Chercheuseassociée HDR L
Laboratoire ERIAC EA 4705
Université de Rouen Normandie
https://eriac.univ-rouen.fr/author/bazinek/
https://georouen.academia.edu/LeonoreBazinek

Naiv ; Illusion letzete Woche, als ich das ganze noch eher beschmunzelte & einen Platz finden wollte … : !CFP LESEN & ANREICHERN V.A Frageantretc ;

Proposition d'unecommunicationColloque international
LE PARADIGME DU BIOGRAPHIQUE À L'ÈRE DE L'ANTHROPOCÈNE
14-15-16 février 2023

Le 6 décembre 2022, lors de la soutenancde de thèse « " Pédagogiesactives et construction de la personne :penser la correspondancepédagogique en formation."

Axe 1 : Vivre (et écrire la vie) avec le vivant Axe 2 : Éduquerdansunesocitéinclusive et pourunmondecommunAxe 3 : Créerdansunmondereliéxe 4 : Prendresoin des humains et du mondeAl'instar de notrecontribution au colloqueeinkop, pourlequel Marie-Louise Martinez et moiavaientredéloié des réflexionsd'Ernst Cassirer , je meporposeaujourd'hui de révisiterl'œuvre de Johann Friedrich Herbart. Ceprojetreposesurdeuxarguments :
1. Herbrtfaitpartie des fondateurs des sciences de l'éducation, donc non seulementd'unédagogieréflechie, mais de cettedisciplinemultidisciplinairequel'onconnaitaujourd'hui.
2. L'objectifquis'estmis ^rgresioement au centre de sesefforts a étéuneanalyse de l'intéririté, lde la vieémotive et itellectuelle, bref de la conscience.
De cesfaits, révisitersonœuvrepeutpermettred'évalueraussi des approches à l'éducatifactuelles. Qui plus est, iln'apaslimitésoninvestigation à la seuleconsciencehumaine, maisréfléchiaussisurunepsychologieéventuelle des animaux.
Ma communication se concentresurdeuxaspectspartiulièrementpertinetspour le projet de cecollqoue. Aprèsunebrèveintroduction de l'auteur, je vaisdiscuter le cheminement entre les deuxénoncéssuiva,tsquifiguee t asnun de sesoeuversmajeurs, « Psycoplogiecommesciene(cf. SW 5 et 6) :
« Chacunest, involontairement, tout au long de savieson propre observateur et, de cettemanière, ilgagnesonhistoire de viepersonnelle. »
Johann F. Herbart (SW 5, 192)
« Il estpossiblepourl'esprithumain de reconnaîtresavéritablenature ; c'estpourquoiilva la reconnaître ; par la suite, les chemins de vievonts'éclairer ; l'hommesauracequ'ilfait, il se servira de sesforces, et il ne détruira plus aveuglementsonsalut. » (Ibid., 434)
Unetelleperspectivepeut ^pourautantdonnel'inp^resiiond'unidéalisme, duneutopiecarrément. C'estpourquoi je vaisterminer par la restitution de la fin de son Manuel de Philosophie. Herbart discuteiciunecompétnecqu'ilpesneavoiraprçu et quipermte, pour le direavecsoncollèqueScjmeiermùacher d' s'duqursoi(mêê au sein de l'éducationREFsDatenetc ;
In Perspkeivesetzten :
A/H 407 « Dans le premierchapitre, de loin le plus court du
livre, et quireprend le titre de l'editionamericaine,
. La conditionhumaine□□ ., Arendt posed'emblee

sadistinction entre les trois .conditions .de la vita
activa. Elle n’affirmeni ne decrit de prime abordceque
serait la condition de l’homme, maiscommence par
distinguer : la conditionhumaine du travail, a savoir
la vie ; la conditionhumaine de l’oeuvre, a savoirce
qu’ellenommel’appartenance au monde ; et la condition
humaine de l’action, a savoir la pluralite□□. C’est
seulementensuitequ’elleevoque .la condition la plus
generale de l’existencehumaine .,a savoir . la vie et la
mort, la natalite et la mortalite .□□.
Natalite, ou .naissance au monde ., et mortalite
ne sontdoncpasopposeesl’une a l’autre, maismentionnees
ensemble. Nous verronsbientotl’importance
de cepoint. Par ailleurs la vie, conditionhumaine du
travail, se retrouvecomme la condition la plus generale
de l’existence. Il pourraitdoncsemblerlogique de
conclureque des troisactivitesmentionnees par Arendt,
c’est la condition du travail, c’est-a-dire la vie, qui
serait la plus propre a l’existencehumaine, maisiln’en
estrien. Arendt, en eff et, gratifi e les Grecs de n’avoir
attribue .ni au travailni a l’oeuvreassez de dignite
pourconstituerunebios, unmode de vie autonome,
authentiquementhumain□□ ., telqu’ils’accomplit au
contrairedansl’existencepolitique, le biospolitikos. Sa
conception se precise au quatriemechapitre, lorsqu’elle
Faye_poche.indd 406 30/01/2020 17:19

en vient a distinguerdeuxtermesgrecsquetraduit le
mot .vie .,a savoirzoeetbios□□. La zoedesignerait la
vieanimalepartagee par toutes les especesvivantes, a
l’egard de laquellel’especeditehumaine ne formerait,
pour Arendt, qu’uneespeceanimaleparmi les autres.
Le bioscorrespondrait au moded’existenceproprement
humainqui, selonelle, s’effectueprincipalement
dans le mondepartage de l’actionoupraxispolitique. Il
s’agirait, selonsaterminologie, de la vie .emplied’evenements,
qui a la fi n peuventetreracontes, peuvent
fonderunebiographie□□ .. La distinctionarendtienne
dubios et de la zoeserareprisenotamment par Giorgio
Agamben, pourqualifi er respectivementla .viepolitique
. et la .vienue .□□.
Laurent Dubreuil, cependant, aprecisementmontre
l’arbitraire et l’absence de fondement philologique
dans la langue et la litteraturegrecques de cettedistinction
arendtienne□□. Unarbitrairequi se voitd’ailleurs
au faitque, dans nos langueslatines, cequenous
nommonsd’ordinaire la viebiologiquecorrespond a ce
qu’Arendt entend par zoe.
La conclusionquidecoule de l’application par
Arendt de cettedistinction a l’etrehumain, c’est
que la vie de travail, propre a celuiqu’ellenomme
l’animallaborans, estlitteralementunevieanimale,
quiprocede de la zoe. Cettedeshumanisation du

travailleurapparaitcommeunetheseredoutable, qui
restreintl'humaniteproprementdite a untoutpetit
nombre. Orils'agitbien, indiscutablement, d'une
thesecentraledans la visiond'Arendt. Cependant, la
facondontelle en eparpilledanssesecrits les elements
et les implicationsfaitquecettethese ne laissepas
Faye_poche.indd 407 30/01/2020 17:19

facilementprise a la critique. De fait, nombre de ses
commentateurs, seduits par telleoutelleformulation,
se sontextasiessur le .tresorperdu .de l'action
politique, et se sontlaissesprendre a chercherdanssa
vision du politique et savalorisation de l'action des
ressourcespourrefonderle .vivre-ensemble .democratique.
Il nousparaitdonc indispensable d'introduire
plus d'espritcritiquedansl'usage des notions
quel'onpeuttirer des ecritsd'Arendt.
Prenonspourexemple le mot .natalite »